This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

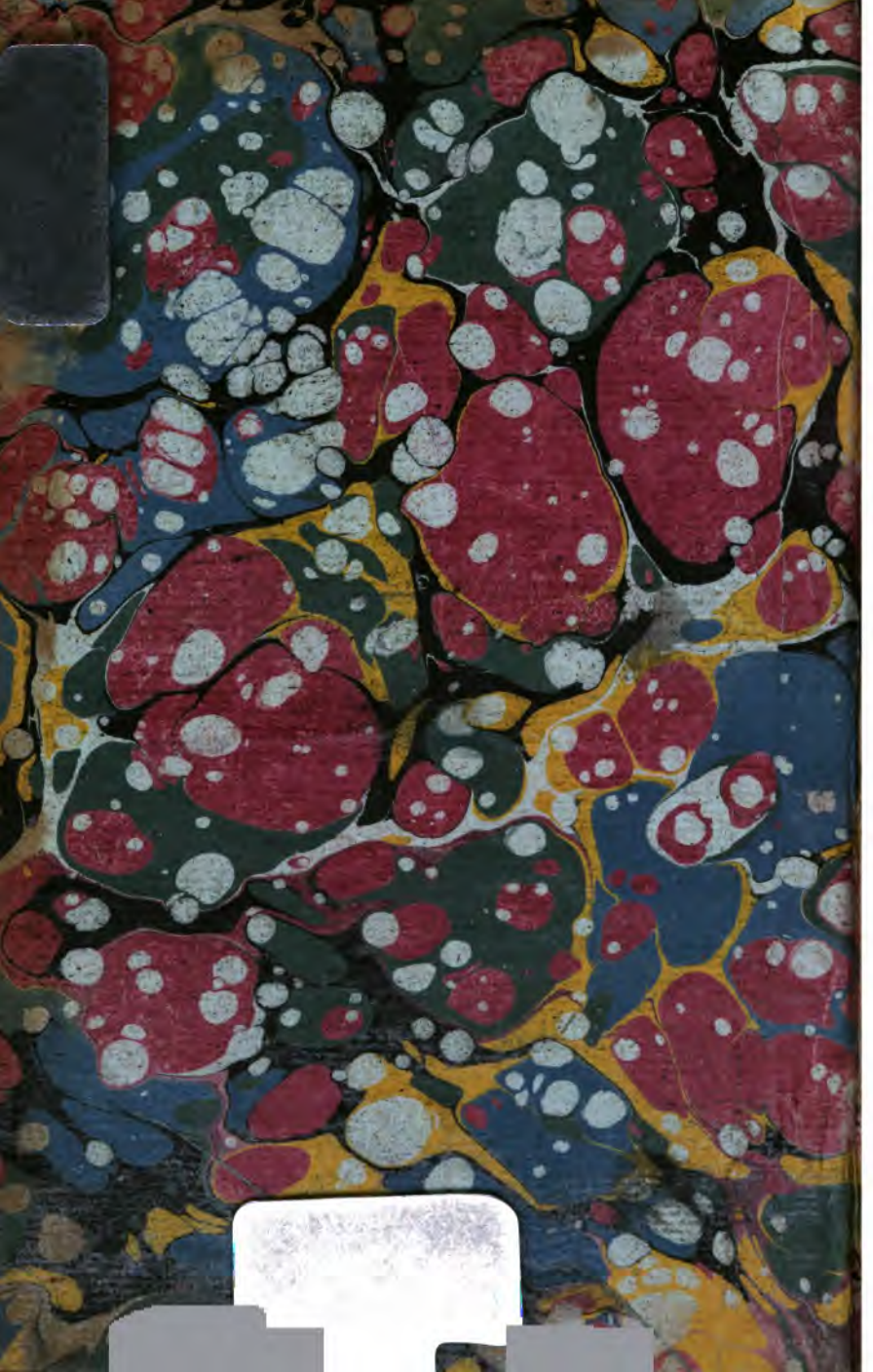
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Nec nuda, nec ornata placet alma veritas.

TOME II.

BIBLIOTHEQUE DE E. C. DE LA HAYE

A AMSTERDAM.

1782.

E 919

CANTON DE VAUD BIBLIOTHEQUE CANTONALE LIBERTÉ ET PATRIE

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE CV.

Assertions qui en valent bien d'autres.

QU'ÉTOIT jadis le point où repose cette ville si fameuse, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la suite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe ?

Les anciens chroniqueurs vont chercher le berceau de la nation jusques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'est tout aussi amusant que

l'hiſtoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placés tout juſte auprès des poles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés-là. Sans le nouveau ſyſtême de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans ſon âtre* pour calculer enſuite par *ſimilitude* combien il falloit de tems *au globe de la terre pour ſe refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaiſans ſyſtêmes a quelque choſe de fort divertiſſant.

Pour moi, ſans remonter ſi haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invaſion des Romains; que, paſſés ſous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leur religion, & que, gouvernés par nos magiſtrats, nous avons eu, à l'inſtar de Rome, notre ſénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les reſtes.

J'aime à croire que, lors de la décadence de l'empire romain, les *nautes Pariſiens*, chefs de

la république des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares ; que les chefs de cette république ne ſe ſoumirent à ce chef de ſauvages, nommé *Clovis*, qu'à titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de conſerver les droits de la république & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis ; nous leur avons inſpiré, autant qu'il nous a été poſſible, le goût des arts pacifiques ; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix, à peu près comme les Chinois ont inſtruit les Tartares.

Je préfere ce joli ſyſtême de M. l'abbé Bouquet, qui nous conſerve une illuſtre origine, à ce vilain ſyſtême de conquête & d'eſclavage, que Boulainvilliers a voulu établir : car je ne veux pas avoir été conquis ; & je déclare que je ne lirai aucun hiſtorien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

Ainſi je me place, avec l'étendard de la

liberté, à une époque antérieure à Clovis, & c'eſt là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation ; puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer ; puiſque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté, leurs biens & leurs loix, qui furent embraſſées par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *nautes Pariſiens*, qui avoient ſecoué le joug des Romains, & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux, & que les deſcendans de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers ; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotilde, fille d'un roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bour-

guignons, ſes intelligences ſecretes avec les évêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes aſſaſſinats par leſquels il détruiſit les chefs des autres tribus ſes compétiteurs, le rendirent trop puiſſant.

Tous ces petits rois ſauvages, ſe livrant des guerres ſanglantes, ſe diſputerent dans la ſuite la poſſeſſion & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un ſeul lever ſa tête au milieu de ces peuples ſortis des forêts de la Germanie, ce fut le ſignal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des eſclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutiſſement.

Notre gloire eſt antérieure à l'époque où l'un de nos rois ſe proſterna ſous l'aiguiere de ſaint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique* & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même ſous la premiere race, n'appartenir à aucun roi; car les enfans de Clovis, en partageant, laiſſerent ce chef-lieu *indivis*, tant il étoit reſpecté. Le comte Eudes ſe fraya le chemin au trône pour l'avoir

courageuſement défendu ; & le roi connu ſous le nom de *Hugues Capet*, ne fut d'abord que le comte de Paris.

Le caractere national, affoibli ſous les deux premieres races, ne fut pas abſolument éteint ; on vit naître le gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples qui rempliſſoient les Gaules avant que Céſar y eut introduit les légions romaines, qui employerent pluſieurs années à ſoumettre le pays. On vit une multitude de petits états ſéparés, qui conſerverent leurs coutumes & leurs uſages particuliers.

J'avoue que ce gouvernement, dans ſon repos ſuperbe & dans ſon antique majeſté, préſidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plait beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppreſſion pour la multitude que dans les vaſtes états, & que les petits ont néceſſairement une plus grande doſe de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation aſſem-

blée se donner elle-même un souverain, faire ses loix & en redemander compte au dépositaire!

Qu'il est auguste le regne de Charlemagne! Rien dans l'histoire moderne de plus imposant, de plus majestueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom qui remplissoit l'Europe sans la troubler ni l'asservir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on mépriſe les descendans de Clovis rasés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette superbe aristocratie qui donna naissance à l'esprit de chevalerie, à cet alliage sublime de candeur, de générosité, de franchise, d'amour & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement, rompu par les premiers Capétiens, la nation ait été exposée à des mouvemens convulsifs? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces

contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille ſous le régime féodal, il jouiſſoit du degré de liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ſes lumieres & ſes idées. Et que lui falloit-il de plus, puiſque ſon repos & ſa population atteſtoient ſon bonheur ?

La convocation des états-généraux retarda long-tems la puiſſance abſolue ; mais elle s'avançoit à pas lents : les Capétiens, les Valois, la maiſon d'Angoulême amenerent le même plan formé par Clovis & briſé par la nation dans ſa force & dans ſa vigueur.

Elle eut depuis des momens d'éclat, mais trop chérement achetés ; & c'eſt aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un ſpectacle qui ne s'eſt pas repréſenté depuis.

Sous les foibles enfans de ce grand empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit réſiſté à tous les efforts des Romains ; Forte & commerçante ſous Tibere, elle fut, à la fin de la ſeconde race, ravagée par les Normands qui

brûlerent ſes édifices extérieurs & la reſſerrerent dans une isle de la Séine.

Le comté de Paris attira *la couronne* ſur la tête de ſon propriétaire, au préjudice du ſang de Charlemagne, dont le dernier rejeton mourut empriſonné; mais les ſeigneurs qui poſſédoient des fiefs immenſes, plus riches que celui qu'ils avoient placé ſur le trône, ne s'imaginoient pas que le *ſceptre* dans cette maiſon lui donneroit une prépondérance infinie; ils ajoutoient peu de foi à la réſurrection de la monarchie; & penſant n'avoir accordé qu'un *ſigne* ſans conſéquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

CHAPITRE CVI.

Officiers.

LE préjugé favori des officiers c'eſt de ſe regarder comme les hommes les plus néceſſaires au genre humain, & en conſéquence

roient cependant à s'y appliquer davantage; & le métier des armes auroit besoin de l'étude de l'histoire & d'une connoissance plus approfondie des hommes.

Un grand avantage à Paris, c'est qu'on n'y voit pas ces *commandans*, ces *lieutenans de roi*, ces *majors de place*, qui s'érigent en petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le commandant*, sous le prétexte du bien du service, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ses petites volontés.

Aucun militaire ici n'a le droit d'être insolent; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitans d'une petite ville, on compte pour quelque chose d'être loin des ordres capricieux que donnent tous ces *majors de place*.

Le luxe de la capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & sensuelle sont incompatibles avec les travaux & les fatigues

de la guerre : il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commerçans, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere : & quel malheur dans une nation univerſellement jalouſée ! Il eſt donc de l'interêt de l'état, d'éloigner l'officier autant que le ſoldat d'une ville où la multiplicité des plaiſirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre ſon métier en dégoût.

CHAPITRE CVII.

Partiſans du Luxe.

Ils ſont nombreux. Ils s'appuient ſur ce qu'il conſole des rigueurs de la ſervitude, ſur ce qu'il eſt à peu près général dans toute l'Europe ; on peut leur dire : vous vous livrez à une ſécurité dangereuſe ; ſongez qu'il ne faut qu'un peuple ſobre & laborieux pour

vous renverser ; lisez dans l'histoire votre condamnation, voyez dans l'Asie ces vastes & superbes dominations qui présentoient un front si brillant, disparoître comme des nuages colorés, & une poignée de soldats subjuguer des peuples immenses, jusqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Assyriens livrés aux Medes ; voyez Cyrus guidant les Perses, les abattre, & ce même Cyrus se briser contre la courageuse résistance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des spectacles, des jeux & des fêtes.

Que devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambises & les Xerxès devant Miltiade, Thémistocle, Pausanias ? Les Grecs abâtardis sont subjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'impéritie des généraux, leur peu de discipline sont une suite du luxe. Le luxe favorise l'indolence, on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicatesse sensuelle : on se fait

une étude capitale de ces miſeres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes, pour donner un ſpectacle à des dames. On veut qu'un ſoldat ſoit tourné & aligné comme un danſeur. On ne connoît ni les hommes, ni les affaires, ni les adverſaires que l'on a en tête; & les cuiſiniers, les bijoux, les modes ſont cauſe qu'on eſt battu, & que la cuiſine & la vaiſſelle tombent entre les mains de l'ennemi. On eſt venu en poſte, pour être tué ou priſonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & auſteres n'entreroient-elles pas dans la balance des empires? Ne ſont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre? Il a beau élever un front ſuperbe; ſi ſes racines ont été rongées & deſſéchées par des cauſes d'abord inviſibles, malgré ſon feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux beſoins, il donne des otages de foibleſſe. Quand les travaux guerriers ſont fré-

mir, le principe des états eſt ébranlé ; car la molleſſe & la valeur ne ſe concilient que bien difficilement : j'entends une valeur ſoutenue.

Un jeune guerrier, échappé du ſein des plaiſirs, pourra ſe précipiter avec ardeur. L'impétuoſité de ſon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'eſt un moment de fougue qui doit ſe ralentir : je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eſt point le courage qui manque à ce jeune officier, c'eſt la force ; il ſera bientôt moiſſonné. S'il ne s'agiſſoit que d'un jour de combat, je compterois ſur lui ; mais comment ſoutiendra-t-il une campagne ? Son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les ſaiſons, l'air, les boiſſons, les mets nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent ; & le vieux grenadier à la peau endurcie, verra tous ces brillans officiers périr autour de lui comme un eſſaim de mouches.

CHAPITRE

CHAPITRE CVIII.

Milice.

On ne la tire plus à Paris, & l'on a fait ſagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs, à la ſeule diſtance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ſes droits.

Que penſeroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Pariſienſis*, le viſage pâle, ſaiſir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au ſupplice ? Il aimera mieux ſacrifier le peu d'argent qui lui reſte, ce dernier gage de ſa ſubſiſtance, que de s'expoſer à porter les armes pour ſa patrie.

Conſidérez la joie emportée de ceux qui ſont diſpenſés de la ſervir ; les meres les ſerrent contre leur ſein, en leur diſant à haute voix, *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement ; Dieu*

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE

t'accorde la même grace l'année prochaine, mon cher fils !

Le délégué ſemble un exécuteur des vengeances publiques, tant il eſt craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état ? s'écrieroit le Spartiate. — Tu t'étonnes, fier républicain ; mais le mot de *patrie* n'a aucun ſens pour eux ! Tu devois te ſacrifier, toi ; & leur premier devoir eſt de ſe conſerver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

CHAPITRE CIX.

Jeune Magiſtrat.

Un jeune magiſtrat ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt. Il parle chevaux, ſpectacles, hiſtoires de filles, courſes, batailles. Il rougit de connoître ſon métier, & jamais un mot de juriſprudence ne ſortira de ſa bouche.

Il égaye le plus qu'il peut ſon habit noir.

S'il s'éleve une queſtion de droit, il évite d'en parler & prend un air ſérieux. Dans la crainte de paſſer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il eſt fat & ridicule, pour ne rien offrir du barreau.

CHAPITRE CX.

Tabagies.

Le renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce que fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin qui intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte-faix, qui à Paris portent des fardeaux énormes & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux du Léthé pour ces gagne-deniers qui noient leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéramens

les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité ? Ils l'euſſent préféré.

D'après ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéans qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture ; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent du matin au ſoir ; car ce lieu infect a encore ſon orateur & ſon plaiſant.

La plus remarquable de ces tabagies eſt au fauxbourg Saint-Marceau ; là ſe refugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des

environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arrachés à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

Il n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſcordant, qui frappe ſans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les eſprits échauffés n'y ſont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & la paix ne peut guere ſe rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obſtinés, & les pouſſe dans une cour attenante, où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings; après quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs places, oublient le verre à la main & les injures & les coups.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandeſtine. S'il les mettoit à la rue, il courroit riſque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pour-

roient, ou diſparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde, & menés chez un commiſſaire.

Et pendant ce tems les enfans au logis crient après la nourriture qui leur manque, pleurent ſous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti eſt ſourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour ſe replonger dans l'ivreſſe.

Hélas! qui nombrera les maux que cauſe l'eau-de-vie? Je lis que dans l'Amérique les hordes ſauvages ſe fondent par ce breuvage; que ces peuples nus ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triſte rapprochement, qui fait réfléchir ſur les loix qui ont défendu toutes ces boiſſons violentes, dont l'homme abuſe ſi facilement, & qui lui ôtent ſa force & ſa raiſon.

CHAPITRE CXI.

Palais.

L'ANTRE de la chicane ſert de veſtibule au ſanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empreſſent, qui ſe heurtent, qui ſe parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de ſangſues autour de ces colonnes ſiniſtres! Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des vendeuſes de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de juriſconſultes. Des ſacs de procureurs repoſent ſur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galans auprès de ces petites marchandes.

Entrez dans la grande ſalle. Quel bruit! quel chaos! quel murmure! C'eſt là qu'un avocat donne les éclats de ſa voix pour des raiſons, & ſon verbiage pour de la profondeur. Il paſſe pour orateur, parce qu'il a

une forte poitrine. Admirez le courage des magiſtrats, qui paſſent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuſe. L'homme ſage n'en peut ſortir, ſans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'eſt-là, comme l'a ſi bien dit Boileau, que l'infernale chicane

Rend pour des monceaux d'or un vain tas de papiers.

La rapacité des officiers de juſtice eſt connue; ils dévorent les pierres des maiſons: mais ſont-ils les ſeuls qu'on doive accuſer?

La ferme du *papier timbré* rapporte des ſommes immenſes; elle eſt, dans tous les procès, de moitié avec les procureurs: plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaiſon! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers. Il gagne quand les enfans du même pere ſe diſputent une mince ſucceſſion. Il gagne quand un étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile! N'y croyez point.

Quel dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées, changées, caſſées, rétablies ſelon le haſard des événemens & le caprice des ſouverains ! Notre code eſt un mêlange de ces loix rédigées dans un ſiecle à demi barbare, par ce mépriſable Juſtinien, qui les vendit au gré d'une fille de théatre qu'il avoit épouſée. Surchargées des conſtitutions particulieres de Louis XIV, elles ſont devenues équivoques & contradictoires.

De ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judiciaires, entre les mains des procureurs, des huiſſiers & des greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il ſuffire à entretenir ſans ceſſe ce régiment dévorateur ?

CHAPITRE CXII.

Juriſdiction Conſulaire.

ELLE expédie plus d'affaires litigieuſes en un ſeul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines ſubtilités ſont bannies de ce tribunal, ainſi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui ſont commercans, ne cherchent qu'à découvrir la bonne-foi de l'un & la mauvaiſe foi de l'autre. Ils ne s'aſſujettiſſent pas à des mots vuides de ſens; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

Ils ne connoiſſent que de conteſtations pour fait de marchandiſes, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obligation pour fait de négoce eſt ſoumiſe à leur juriſdiction; mais le particulier qui auroit acheté des marchandiſes pour ſon propre

uſage, peut demander ſon renvoi au Châtelet. Ils connoiſſent des billets à ordre, des lettres de change pour remiſe d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la priſe de corps*. Leurs ſentences s'exécutent toujours, nonobſtant & ſans préjudice de l'appel.

Sans cette juriſdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre ni ſûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une ſentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant pluſieurs années un jugement définitif.

De même la juriſdiction de la maçonnerie juge tous les faits de maçonnerie, les différends ſurvenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne ſauroient prononcer ſur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'on multipliât ces petites juriſdictions, parce qu'elles ont l'avan-

tage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun interêt à commettre des injuſtices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans ſa clarté primitive, ſans aucun de ces nuages ſous leſquels on l'obſcurcit ailleurs.

Ailleurs les procès n'ont preſque pas de fin. Si l'on a été condamné au Châtelet ou dans des tribunaux ſubalternes, on en appelle au Parlement, & de là on ſe pourvoit en caſſation ou reviſion au conſeil. La multiplicité des affaires qui y ſont portées rend les arrêts du conſeil ſi communs, qu'on ſe flatte de pouvoir les obtenir dans les cauſes les plus indifférentes & les plus minutieuſes.

Les grands font évoquer au conſeil d'état toutes les affaires dans leſquelles ils préſument devoir ſuccomber ailleurs. L'affaire eſt accrochée ou pendante à ce conſeil, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera jamais jugée; & voilà ce que l'on voit encore en France.

Le chaos monſtrueux de notre juriſpru-

dence & de notre procédure augmente de jour en jour, & tout ſemble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la juriſdiction conſulaire qui conſerve dans ſes travaux le front de la juſtice.

CHAPITRE CXIII.

Ecole de droit.

LES docteurs en droit, pour être reçus, font aſſaut public d'argumens ; celui qui a le plus de mémoire démonte ſon adverſaire & l'emporte. C'eſt un tour de force incroyable que de loger dans ſa tête cet abſurde & indigeſte amas de loix, de gloſes, de commentaires. Une tête bien organiſée en ſauteroit ; celle d'un docteur admet ce chaos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeſte, les loix romaines, toute la friperie enfin des ſiecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

Là, celui qui veut acheter une charge va

prendre le grade d'avocat & fait ſemblant d'étudier le droit ; on ne voit les profeſſeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droit ſe font un revenu honnête des prétendans aux charges de judicature. S'ils uſoient de trop de ſévérité, leurs marmites ſeroient à ſec.

Les examens qu'on fait ſubire ſont pour la forme : les argumens ſont communiqués ; & il ne faut guere plus de ſcience, a dit le marquis d'Argens, pour être conſeiller au parlement que pour être fermier général.

Quand on a acheté des lettres d'avocat, on eſt cenſé docte. Plus de theſes à ſoutenir. On ſe fait recevoir membre du tribunal que l'on a choiſi. L'un plaide, l'autre s'aſſied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge ; tandis que celui qui n'en a pas aſſez pour s'aſſeoir ſur les fleurs-de-lis, développe debout les matieres, cite les auteurs, uſe ſes poumons & ſa ſanté. Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſenti-

ment qui lui paroît le plus raiſonnable.

Votre fils, diſoit quelqu'un, fait ſon droit. Mais y ſongez-vous? Il n'a pas les qualités requiſes pour le barreau. — Mais j'en fais un conſeiller, reprit le pere.

Les premiers ſouverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au royaume une bleſſure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE CXIV.

Tribunal des eaux & forêts.

Ce tribunal, connu encore ſous le nom de la *capitainerie*, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un payſan, ſi le pigeon détruit ſa récolte, ſi la carpe traverſe la riviere qui arroſe ſon pré, il faut qu'il la laiſſe paſſer ſans y toucher, il faut qu'il ſe laiſſe manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il eſt pendu pour le coup. Mais ce forfait eſt ſi atroce, ſi épouvantable, qu'il eſt

preſqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

Croiroit-on que c'eſt le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers?

La juriſprudence des eaux & forêts eſt une juriſprudence toute particuliere, jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes ſont prohibitives; je ne ſais à quoi l'on peut toucher ſans les enfreindre.

CHAPITRE CXV.

Notaires.

Les notaires ſont devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédens, aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter

à

à ceux-là. Ils ſont intéreſſés dans tous les prêts un peu conſidérables ; leurs fortunes ſont rapides, & à trente-cinq ans on les voit riches, abandonner leurs études & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les eſpeces, ſelon les offres qui ſe préſentent. Ils ſont devenus précieux au miniſtere, parce qu'ils diſpoſent les particuliers à prêter leur argent au roi ; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que juriſconſultes, ils ſavent ſe gliſſer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient ; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle, mais pour en préparer ſans doute à la génération ſuivante.

Les magiſtrats ſont exceſſivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux ſur-tout de ce qu'ils rétréciſſent l'empire de la chicane. Avec leurs tranſactions, ils tran-

chent en effet une foule de diſcuſſions embrouillées, qui ſeroient fort avantageuſes à la rapine des gens de palais.

Les notaires ſous leur robe forment un corps ſéparé & étranger à la robe, qui en général les déteſte. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent; les maximes de la vieille probité ſur les dépôts ſont parfaitement miſes en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuſe, parce qu'on ne laiſſe pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire ſon prix d'avance.

Ils ſont quelquefois banqueroute, ainſi que les marchands. Mais la banqueroute d'un notaire devroit être très-ſoigneuſement examinée, à raiſon de la confiance qu'on leur accorde & qu'on eſt forcé de leur accorder.

Les notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un notaire disoit qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fussent *bâtards*, *athées* & *eunuques* : batards, ils n'auroient pas de parens ; athées, il n'iroient pas à la messe ; eunuques, ils n'iroient point voir de filles ; par conséquent point de prétexte pour sortir ; & tout ce tems, selon lui si mal employé au-dehors, tourneroit au profit de l'étude.

Le métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui enfermera son enfant dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied sur le pavé, l'on fait sortir un régiment de clercs.

Les moindres places sont avidement courues ; plus de quatre mille jeunes gens aspirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hausser à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois notaire pendant quarante années ; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amassé de quoi jouir, & la fortune est faite. Le public a payé

l'opulence précoce de ces notaires encore imberbes.

Quand un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre : médecins, notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

Les notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le depôt d'argent; aujourd'hui ils l'empruntent à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainſi tous leurs actes : *Par-devant les conſeillers, notaires*, &c. & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte; l'autre ſigne ſans lire, dès qu'il voit la ſignature de ſon confrere : ainſi un ſeul homme atteſte un fait & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met enſuite, *deniers nombrés & délivrés*, c'eſt le plus ſouvent une fiction; *fait & ſigné en l'étude*,

autre fiction, la plupart des parties ſignent dans leur hôtel.

CHAPITRE CXVI.

Echevins.

UN bourgeois eſt au terme de la gloire, quand il devient échevin; il eſt raſſaſié d'honneurs, quand il voit une rue porter ſon propre nom.

La fatuité eſt le rôle habituel de tous les hommes opulens; les courtiſans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance & les échevins ne different que par des nuances : au fond, c'eſt la fatuité en préſence de leurs inférieurs; mais la morgue la plus riſible eſt aſſurément celle d'un échevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartenier. On a ſupprimé à l'hôtel-de-ville le feu d'artifice, mais non les feſtins.

Tous le corps de ville tient invinciblement à l'ancien uſage des banquets.

L'autorité municipale eſt nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du roi, les échevins ont des places lucratives, honorifiques; mais ce ſont des fantômes du côté du pouvoir. Tout eſt entre les mains de la police, juſqu'à l'approviſionnement de la ville; de ſorte qu'elle n'a plus, dans ſes propres & anciens magiſtrats municipaux, le principe de ſa ſûreté & le gage de ſa ſubſiſtance: perte immenſe, & à laquelle le Pariſien ne ſonge ſeulement pas.

L'hôtel-de-ville n'a donc rien à voir ſur l'approviſionnement d'une ville où l'on conſomme dans un jour ce que d'autres villes conſomment en une année, d'une ville environnée de villes du troiſieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de province.

Le Pariſien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la ſubſiſtance, pourroit la lui enlever avec la même facilité,

& ſans qu'il en fût même informé.

La police municipale veille à la répartition des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines, à la direction des fêtes & des réjouiſſances publiques. Elle a perdu ſes autres privileges; & ce qu'on appelle l'hôtel de-ville eſt devenu, pour ainſi dire, un objet de dériſion, tant ce corps eſt étranger aux citoyens. Ils ne le connoiſſent plus que ſous le rapport d'un lieu où l'on paie les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au ſupplice, pour y faire leur teſtament de mort.

Quelle diſtance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carroſſes, une ſuite de valets loués pour porter ſa livrée; & il jette à la populace, mais avec une grande modération, des pieces de douze ſols. Le lendemain de cette vaine repréſentation, il rentre dans la nullité la plus abſolue.

Le prévôt des marchands fait lever la capi-

tation, & il n'eſt guere connu que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois meſquine, onéreuſe & aviliſſante.

Le procureur du roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui, *d'être fidele au roi & aux loix de l'état*; & le ſavetier, tout étourdi de ces grands mots, paie le procureur du roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

Les échevins, tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés ſur le marbre des monumens publics doivent éternellement figurer au-deſſous du nom des rois régnans, ſont jaloux de tranſmettre leurs traits à la poſtérité. Ils font en conſéquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le monarque.

On peut contempler dans l'hôtel-de-ville les inutiles portraits de tous ces échevins de Paris en *Badaudois*; mais on y chercheroit

vainement le portrait de l'homme utile qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître ſon nom & ſa figure que celle de Jérôme Bignon.

L'échevinage donne la nobleſſe : on s'en moque amplement, parce qu'elle eſt de nouvelle date ; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces repréſentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonſtances que le tems amene, faire entendre, comme autrefois, une voix patriotique : mais un *ſecretaire du roi* ne ſera jamais bon à rien.

CHAPITRE CXVII.

Avocats.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter ſa cauſe à un avocat. Celui-ci écoute froidement ; il eſt d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à ſe décider, à peu près comme

l'âne de l'école. Vous croyez qu'il ne pourra ſortir de cette indifférence où le tient un cas vraiment problématique. Le conſultant tire une bourſe, alors l'équilibre ceſſe dans l'entendement du patron; il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres; ſa volonté eſt toute entiere de votre bord. Il apperçoit une vérité inconteſtable, pour laquelle il va écrire ſix mois & s'enrhumer dix fois. Il épouſe avec chaleur cette même cauſe qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

Tel eſt l'avocat de Paris. L'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien ſur l'iſſue de tous les procès, & il entreprend tous ceux qui ſe préſentent. Celui qui l'aborde le premier, détermine la ſérie de ſes raiſonnemens, & commande à ſon éloquence.

Une légere teinte de pédantiſme, toujours inſéparable de la robe, le place entre l'homme de lettres & un profeſſeur de l'univerſité.

En général, tous les corps en France ſont en-arriere de leur ſiecle. Le corps des avocats mérite plus que tout autre ce re-

proche : ils tiennent à des formules bizarres ; & ce corps qui ſe dit libre, eſt aſſervi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes ſur l'infaillibilité du *droit romain*, & un torrent de paroles ſans idées vont étouffer votre timide objection.

Les avocats de Paris ſont ennemis nés des gens de lettres ; parce que ceux-ci, plus philoſophes, remontent aux principes, tendent à ſimplifier toutes les queſtions, & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raiſon.

Comme en général les avocats écrivent fort mal, qu'ils ſurchargent leur ſtyle d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils ſont de trop parler, & ſur-tout de parler à vuide, on les a vu très-jaloux des plumes un peu diſtinguées, & ils l'ont fait ſentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir diſſimuler qu'ils ſont dévorés entr'eux d'une jalouſie ardente, & plus forte encore que celle qui anime les gens de lettres. Les écrivains ſe battent pour

la gloire : les avocats ſe battent pour la gloire & pour la ſoupe.

Rarement ſavent-ils imprimer à leur cauſe cet intérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il eſt vrai qu'elle devient inutile dans des cauſes vulgaires ou obſcures : en ce cas, qu'ils ſe renferment dans le métier de juriſconſultes, & qu'ils n'aſpirent pas au titre d'orateurs, ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que tel avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa juriſprudence.

Les factum d'avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres ; on ne fait plus attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'avocats ne ſont pas des raiſons, & ne prouvent rien.

Ils ont occaſionné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas,

en faveur de ſes talens, l'abfoudre, au lieu de l'irriter en lui enlevant ſon état ? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables : mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve ; l'homme paſſionné ſe livre à ſon feu, & il ſe perd. Je regretterai, avec tous les hommes juſtes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-tems la voix du ſeul orateur que le barreau poſſédoit ; & ſon excluſion, ſa radiation ſeront une tache éternelle pour l'*ordre*.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes font que l'avocat le plus ſavant devient un ignare, dès qu'il ſe trouve en Gaſcogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poiſſy. Prenez le plus habile pour la conſultation & la plaidoierie ; eh bien ! il ſera obligé d'avoir ſon avocat & ſon procureur, ſi on lui intente un procès dans le reſſort de la plupart des autres parlemens.

CHAPITRE CXVIII.

Profeſſeurs de l'Univerſité.

A FORCE d'enſeigner des enfans, ces profeſſeurs ou régens tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des viſages dans l'extaſe de l'admiration, ils s'habituent aiſément à ſe croire un tact particulier & un goût infaillible : ils le diſent dans leurs claſſes, & ont la ſottiſe de le répéter ailleurs. Ils ne peuvent jamais perdre le ton du college : c'eſt une rouille ineffaçable.

S'ils écrivent en latin, ils n'ont pas le génie de la langue françoiſe, & conſéquemment ils la rabaiſſent ; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris ſuperbe ; mais il y a fort à parier

qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédanteſque, s'ils ne s'aviſoient pas quelquefois de le haſarder dans les ſociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne feroient pas dignes d'être les diſciples.

Les latiniſtes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs ſots préjugés, devroient ſe borner à la ſyntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & ſe défendre l'analyſe du génie.

Ils tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr; de ſorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoiſſance; ils ne tardent pas à les mépriſer dès qu'ils entrent dans le monde, parce qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur inſuffiſance & leur ineptie.

Le plan des études eſt toujours horriblement défectueux; il ſe borne à la connoiſſance de quelques mots latins; de ſorte qu'il faut, en ſortant du college, ſe récréer & relire ce qu'on a lu pour en ſentir la grace, la force & la fineſſe.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les sciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & sots instituteurs; & il falloit qu'ils fussent bien haïssables pour rendre les lettres odieuses à des ames jeunes & sensibles.

CHAPITRE CXIX.

Petites Ecoles.

On connoît les abus nombreux de l'éducation scolastique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live; mais on peut à toute force se passer de cette langue, au lieu qu'il est absolument nécessaire à chaque individu de savoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette science commune s'achete encore fort cher, & la capitale n'est pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance; on lui inflige

inflige des châtimens journaliers. La foibleſſe de cet âge ne devroit-elle pas intéreſſer en ſa faveur ? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs ſur des joues enfantines : on y entend des ſanglots & des gémiſſemens ; comme ſi la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfans. On y voit des pédagogues, dont la vue ſeule inſpire l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à réfréner ces barbaries ? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la religion catholique, apoſtolique & romaine ; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce, de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jéſus*, & pour l'honneur du *catéchiſme de Chriſtophe de Beaumont.*

CHAPITRE CXX.

Juifs.

Ils ſont très-nombreux à Paris ; & quoiqu'ils n'y aient point de ſynagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs ſuperſtitions à huis clos. La tolérance de l'adminiſtration à cet égard ne ſauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement : leurs mariages ſont valides, & ceux des proteſtans ne le ſont pas. Les enfans des juifs ſont légitimes, leurs teſtamens ont de la force ; & tout proteſtant, aux yeux de la loi, n'eſt qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la ſeigneurie de Pequigny, à qui l'on diſputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de ſa terre, a gagné ſon procès en plein ; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux hébreux, qui ne croit pas en Jéſus-Chriſt, fait des curés & crée

des chanoines dans l'égliſe épiſcopale d'Amiens.

CHAPITRE CXXI.

Cenſeurs Royaux.

Ce ſont les hommes les plus utiles aux preſſes étrangeres. Ils enrichiſſent la Hollande, la Suiſſe, les Pays-Bas, &c. Ils ſont ſi tremblans, ſi puſillanimes, ſi pointilleux, qu'ils ne haſardent leur approbation que pour les ouvrages *inſignifians*. Et qui pourroit les en blâmer, puiſqu'ils répondent perſonnellement de ce qu'ils ont approuvé? Ce ſeroit courir du danger ſans gloire, que d'agir autrement.

Comme ils peſent malgré eux ſur un joug déjà incommode, le manuſcrit s'envole & va trouver un pays de raiſon & de ſage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la capitale; & les livres prohibés, après une petite cerémonie, ſe débitent beaucoup plus

promptement & peut-être plus ſûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege*; car les formalités, même pour un ouvrage permis, ſont ſans nombre.

Un *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & cenſeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran; déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs.*

Il y a quelque différence entre la *cenſure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le cenſeur* & le *cenſeur Coqueley.*

A quoi ſervent les cenſeurs royaux? A donner quelquefois une petit paſſe-port à la ſottiſe. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux? Oh! il n'eſt plus au pouvoir des rois d'anéantir l'imprimerie.

CHAPITRE CXXII.

Long-Champ.

Le mercredi, le jeudi & le vendredi ſaints, ſous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde ſort de la ville; c'eſt à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringans, la livrée la plus belle.

Les femmes couvertes de pierreries s'y font voir; car l'exiſtence d'une femme à Paris, conſiſte ſur-tout à être regardée. Les carroſſes à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées ſeches ou fangeuſes du bois de Boulogne.

La courtiſanne s'y diſtingue par un plus grand faſte; telle a orné ſes chevaux de marcaſſites. Les princes y font voir les dernieres inventions des ſelliers les plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les courſiers.

Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre ; l'église est déserte, les cabarets sont pleins : & c'est ainsi qu'on pleure la passion de Jésus-Christ.

Autrefois on y couroit à cause de la musique. L'archevêque, en l'interdisant, crut rompre la promenade ; il se trompa. Les fideles promeneurs traverserent constamment le bois de Boulogne pour se rendre à la porte de l'église, & ils n'y entrerent point.

Quand le printems est descendu sur la terre, à cette changeante époque, que le zéphir souffle, que le ciel est pur, que les bois sont verds, on diroit que l'on va saluer la nature dans son temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes ce jour-là ne font pas la principale figure ; les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à rehausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornemens beau-

coup plus de beauté que ceux que l'on faiſoit autrefois ; & moins lourds en tous ſens, ils vont avec plus de rapidité.

L'ouvrier ſort ces jours-là, met ſon habit des dimanches, ſe mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes ; mais on le reconnoît à ſes mains noires & calleuſes.

Tandis que les uns ſe promenent, reſpirent l'air pur & frais du printems, d'autres vont dans les égliſes pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triſte : il finit par un eſpece de charivari. C'eſt un beau moment dans les colleges pour les écoliers.

CHAPITRE CXXIII.

Barrieres.

ELLES ſont communément de ſapin, & rarement de fer ; mais elles pourroient être

d'or maſſif, (*a*) ſi ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

Aux barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent miſérables piſtoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit paſſer une ſouris, ſe préſente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre ſubitement, & vous dit, *n'avez-vous rien contre les ordres du roi?* Il faut toujours répondre *voyez*, & jamais autrement : alors le commis monte, fait l'incommode viſite, redeſcend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarraſſe guere. Quand le commis trouve quelque choſe de ſujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dreſſe un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende, car il repréſente pour la ferme;

(1) Il y a ſoixante barrieres à la tête & aux iſſues des fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *pataches*.

& ſi la ferme eſt pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un ſeul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette inveſtigation; on laiſſe ſeulement paſſer celles des princes & des miniſtres, parce que Nicolas Salzard a un peu de reſpect pour eux. Les grands commis de fiſcalité, les fermiers-généraux ſe ſont aſſujettis eux-mêmes à la viſite.

Il ſe fait tous les jours un nombre infini de menſonges par les plus honnêtes gens du monde. On ſe fait un plaiſir de tromper la fiſcalité, & le complot eſt général; on s'en applaudit, & l'on s'en vante.

Si votre poche eſt gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets ſont ouverts. Certains jours de la ſemaine arrivent les bœufs qui bouchent le paſſage pendant plus de deux heures; il faut leur céder le pas; on a fermé la principale porte; on en a ouvert une petite qui ne donne paſſage qu'à l'animal; le commis compte tout le troupeau, après quoi

vous paſſez, ſi bon vous ſemble.

Etes-vous manufacturier, négociant ? votre ballot va à la douane. Quand le conſommateur attend la marchandiſe, ſurviennent des hommes qui vous diſent, *défaites tout cela, que je voie, que j'examine, que je peſe, que je taxe ſur-tout.*

On paie, on entre dans dix bureaux : on donne vingt ſignatures pour un ballot ou pour une valiſe. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour rue du Foin, à la chambre ſyndicale, & l'inſpecteur de la librairie ſaura quel eſt le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'eſt une folie, une phrénéſie ; que gêner le commerce, c'eſt défendre à l'état de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots ſont confiſqués, leur appartiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure généroſité.

CHAPITRE CXXIV.

Nouvel Incendie.

Le 8 juin 1781, un embraſement ſubit détruiſit en quelques heures la ſalle de l'opéra, commode & magnifique malgré ſes défauts. Une corde de l'avant-ſcene s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embraſa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théatre fut conſumé. Un ſeau d'eau auroit arrêté l'incendie dans ſon origine. La ſalle ne manquoit pas de pompes ni d'un réſervoir ſpacieux en cas de danger; mais le réſervoir étoit à ſec. Des débats parmi les adminiſtrateurs avoient fait négliger les précautions les plus indiſpenſables. Quatorze perſonnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu ſauver que la façade ſur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux

de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, ſucceſſivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combuſtion des toiles peintes à l'huile, de la dorure des loges, & de l'inflammation d'eſprit-de-vin.

Le 25 octobre de la même année, une ſalle d'opéra proviſoire, bâtie dans cet intervalle, vaſte & ſolide, s'ouvrit ſur le Boulevard, avec tout ſon ſpectacle & ſes dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres: Il faudra quatre années au moins pour s'arranger ſur les nouveaux plans.

L'opéra, dit-on, ne ſauroit ſouffrir d'interruption. Il emploie à ſon ſervice un grand nombre de ſujets. Les chanteurs, les danſeurs, les ſymphoniſtes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théatre: c'eſt un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richeſſe des coſtumes. Il faut des magaſins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux ſoieries, à la gaze, aux rubans. Ses repréſentations intéreſſent tous les arts d'agrément.

Cette foule de beautés captive l'étranger & lui fait verſer dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'opéra cauſeroit donc un *vuide* dans la capitale, & ralentiroit le commerce; de plus, un grand art, inconcevable dans ſes effets, eſt attaché à la fortune de ce ſpectacle, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe entretenir les talens du chant & de la danſe dans une certaine perfection & leur offrir en même tems une récompenſe aſſurée. Point d'opéra! Ce *jeûne* ſera conſtament regardé comme une ſorte de calamité pour la capitale; c'eſt le théatre qui donne à la fois aux ſpectateurs un plus grand nombre de ſenſations: & comment s'en paſſer?

Il faut avouer que ce beau monſtre commence à recevoir des proportions & à prendre un caractere unique ſous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un interêt ſuivi.

Les ſalles de ſpectacles paroiſſent toutes inévitablement deſtinées à finir par les flammes. Rome, Amſterdam, Milan, Saragoſſe, Paris

en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtimens, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

Un lord Anglois a publié une invention très-ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere ſûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

Jetez dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſeaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi imprégnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.

CHAPITRE CXXV.

Prévoyance.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre disloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit transporter les blessés que sur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leurs souffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe sérieusement d'objets patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas; de sorte que le transport dans les hôpitaux ou dans les maisons sera moins douloureux. De même on trouve chez le commissaire de quartier des *bandes*, des *compresses*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, sortant de leurs maisons bien dispos, y rentrent les bras démis & les jambes fracassées; car marcer dans Paris toute une

journée pour ſes affaires, c'eſt aller, pour ainſi dire, à l'aſſaut. Cette prévoyance moderne eſt très-ſage; mais elle prouve que les accidens ſe multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux ſonger aux palliatifs que de reſtreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carroſſe.

CHAPITRE CXXVI.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus ſubtils encore que ceux que j'ai décrits; habiles prêteurs qui favoriſent les prodigalités & les fantaiſies d'un jeune homme, & qui ſpéculent ſur ſa folie & ſa crédulité.

Le péril eſt d'autant plus caché que c'eſt ſous le maſque de l'honneur & de la généroſité qu'ils conçoivent & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de

de plaindre & de conseiller. Vautours déguisés, ils avancent par la main d'autrui un désastre dont ils s'assurent tous les profits; ils affectent des sentimens désintéressés, & hasardent des remontrances paternelles : mais ils seroient bien fâchés que le délire cessât; ils le nourrissent & en provoquent les accès par des offres intéressées & couvertes du voile de la plus étrange dissimulation.

Les biens de la crédule victime sont insensiblement grevés d'engagemens. Le jeune homme, aveuglé sur les manœuvres de l'adroit spoliateur, va jusqu'à le presser sur son sein, & le croit sincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuse.

Les filets sont tendus de toutes parts; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence sont si bien étudiés d'avance, qu'au défaut de sa candeur, sa vanité serviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ses biens, de l'estimation de ses dettes, & on lâche la bride à tous ses desirs; de sorte qu'au bout de quatre ans il se voit réduit

au ſixieme de ſon revenu annuel.

Le ſpoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compaſſion; & conſommant ſon hypocriſie, il finit, en joignant les intérêts aux capitaux, par être le poſſeſſeur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit ſon pupille.

L'inſtant du réveil eſt marqué par l'effroi, la ſurpriſe, le déſeſpoir, les traits brûlans de la plus juſte indignation: mais c'eſt en vain, tout eſt en regle; les loix ne pourront que confirmer l'indigne poſſeſſion du traître; les tribunaux ſeroient pour lui, ſi la partie léſée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre ſur cette faſcination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans ſa voiture, éclabouſſe le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maiſons.

Il n'eſt pas rare de voir tel homme d'affaires, nanti de la plus belle terre de ſon client, le procureur poſſéder quatre de ſes

maiſons, l'intendant habiter l'hôtel que ſon maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé ? En lui prêtant ſes propres capitaux.

Ces courtiers officieux paroiſſent rarement ; ils ont des *prête-noms*. Il font naître des momens de détreſſe, & ils en profitent. Une uſure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuſes les eſpeces dont on occaſionne la rareté. Cet eſſaim engloutit les plus groſſes fortunes ;

Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.

Tel autre *entremetteur*, ſans avoir un ſol, achete une terre dont il paie une petite ſomme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, juſqu'à ce qu'on le dépoſſede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce tems il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vaſſaux* ; & ce n'eſt qu'après un long combat qu'il reſtitue *la ſeigneurie*. Il n'a rien payé ; il a vécu ſur le fonds d'autrui, & les payſans l'ont appellé *monſeigneur*. Ces hommes-là ſavent très-bien

promener leurs adverſaires dans l'obſcur labyrinthe de nos loix.

CHAPITRE CXXVII.

Banquiers.

LES viremens & reviremens, les déplacemens, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé depuis plus d'un demi-ſiecle les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs : l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers ſont les dominateurs de la France ; ils font venir & diſparoître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, coſmopolites hardis, quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif-argent, & peut diſſoudre la fortune des états en un tour de main ?

C'eſt un remede auſſi incompréhenſible

que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge : mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

Il y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à peu près ſemblable à celui de Law : s'il doit venir, qu'il vienne le plus tôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrêmité ? Il auroit peut-être fallu commencer par là, & ſe modeler ſur la banque de Londres. Mais ce n'eſt pas la richeſſe du peuple que l'on cherche, c'eſt celle du monarque ; il englobe tout & repréſente tout.

C'eſt à l'aide des banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes donnent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui, bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent pour un avenir incertain. On a pompé l'argent juſques dans les tuyaux capillaires ;

mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés. Quoi, faire remonter inceſſamment l'argent vers le trône! Les particuliers n'en n'ont-ils plus beſoin pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main?

La politique qui, au lieu d'être journaliere, ſe jette dans un tems qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond de calculer les événemens futurs; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux, tandis que le bien qui en peut réſulter eſt évidemment éloigné & incertain.

Ce n'eſt pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt, en lui-même, n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte, ou à des édifices d'une pompe ſtérile, ou à des efforts ſuperflus, &c. qui

fait le mal, & un mal irréparable.

Aſpirer des ſommes effrayantes, pour les jeter enſuite dans l'Océan ! Quel eſt donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée entre les moyens & l'emploi, les ſuccès même peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c. &c. &c.

Mais les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un état infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entiere guériſon. Les maux précédens interdiſent des plans ſages, ſur-tout lorſque la nation ſe prête au délire. C'eſt un axiome reçu, que *la victoire eſt à celui qui aura le dernier écu ;* mais cet axiome eſt une ſottiſe. Comment, après ce beau prononcé, renoncer au jeu de la banque ?

Sully, économe ſévere, embraſſant l'avenir comme le préſent, ne faiſoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le beſoin

d'emprunter comme un beſoin dangereux, & l'opulence qui en réſultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg Saint-Honoré le ſifflerroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui ſuccéderent, brouillerent tout ſon travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne ſont pas des hommes d'état.

On ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de ſatirique : c'eſt au tems à prouver ſi la banque ſeroit devenue par haſard la ſauve-garde de l'état & le principe réel de ſes forces. En fait d'adminiſtration, les moyens les plus décriés par les ſimples ſpéculateurs peuvent, à l'appui des circonſtances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embraſſons le doute ; car il ſeroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les banquiers tiennent le gouvernail ; laiſſons leur faire la manœuvre, puiſqu'elle eſt déjà fort avancée ; & puiſſent-ils nous conduire à bon port !

CHAPITRE CXXVIII.

Banqueroutes.

ELLES ſont ſi fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cauſe de ce déſordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne ſimplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faſte ; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profeſſion leur impoſoit. Le marchand eſt devenu frivole, vain, léger ; il a voulu repréſenter, & la mauvaiſe foi n'a pas tardé à germer dans ſon cœur.

Les anciens marchands ſavoient que tous les capitaux qui ne ſont pas dans le commerce, ſont nuls pour les commerçans. Ils diſoient qu'en fait de commerce, *un ſol épargné eſt un ſol regagné.*

Les faillites ne ſont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & pénibles de la probité ; mais avec deux ou trois

bilans on ſe met à ſon aiſe. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres : c'eſt la regle.

Qu'arrive-t-il ? La confiance, qui eſt l'ame du commerce, n'exiſte plus. Tous ces dérangemens réitérés ont mis chacun ſur ſes gardes, & les difficultés ſe rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

Quand la faillite eſt ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires ſans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, ſont obligés de paroître, de ſigner, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur eſt tranquille & ne ſort pas de ſa maiſon.

Il faut diſtinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci ſont preſque toujours frauduleuſes ; les premieres peuvent naître du malheur des circonſtances, d'une fauſſe ſpéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide

qu'il trouve d'abord dans ſes affaires, il agiroit loyalement; mais il ne ſe dévoile que lorſqu'il eſt tombé dans le précipice. Il y a entraîné pluſieurs autres; c'eſt ainſi qu'une légere fraude néceſſite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & préciſes ſur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi fripon en détail ſe montre un fripon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité ſa marche, ſuccombe ſous les frais de la procédure. On n'écraſe que les petits débiteurs.

Le légiſlateur vivifieroit pluſieurs branches de commerce, en établiſſant des loix qui ne laiſſaſſent aucun échappatoire à la fraude, & qui punît le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne ſont jamais miſes à exécution; mais il faudroit déployer une ſévérité qui ne laiſſât au banqueroutier aucune reſſource.

CHAPITRE CXXIX.

Oiſifs.

QUE fait monſieur un tel ? — Il vit de ſon bien, c'eſt un rentier ; on lui écrit de la province, *intéreſſé dans les affaires du roi* ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt intéreſſé à ce que le tréſor royal ſoit dans l'aiſance. Il ne lit des papiers publics, que *les paiemens de l'hôtel-de-ville de Paris*, & pour ſavoir à *quelle lettre* (1) en eſt le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham* ; voilà tout ſon chagrin. Il va au ſpectacle ſans s'embarraſſer de ce qu'on y donne. Il a doublé ſon fils d'un gouverneur, & il n'y ſonge plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainſi de ſon bien ; & cependant un gros rentier paſſe pour ce qu'il veut être. Il eſt doublement ſujet ; car dans toutes les circonſtances poſſibles, il votera toujours pour ſon royal créancier.

(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

Si cet oiſif avoit vécu à Athenes, il auroit mépriſé Socrate ; ôtez-lui néanmoins ſon habit, ſes gens, ſes gros diamans, ſon carroſſe, que reſtera-t-il ? Otez à Socrate ſa robe ; il n'y perdra pas grand'choſe, c'eſt toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre ſcience que d'arracher beaucoup d'argent, emploient le ciſeau du ſtatuaire & le pinceau du peintre à faire paſſer leurs traits à l'avenir ; & l'art ſe proſtitue.

La dériſion ne les touche plus : le moteur univerſel & puiſſant, l'or, les abſout : cette eſtime fatale des richeſſes corrompt les idées les plus ſaines ; & ne diſent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés !

CHAPITRE CXXX.

Petite Queſtion.

LES Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion : La dette contractée par le ſouverain eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation ? Le monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le parlement en Angleterre ?

Ceux qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le ſouverain d'une monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'état, comme d'un poids accablant.

Ce ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public ; l'application

des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'état, aux beſoins de l'état, aux négociations de l'état, à la ſplendeur du trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation; enfin aux édifices généreux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile; puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le tems, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs, vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme, ce contrat ne regarde que lui: ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intérêts preſſans. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont

prêté encore plus à l'état floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au ſouverain qui paſſe. On ne peut faire manquer un roi à ſes engagemens : il a traité avec ſes ſujets, il eſt lié par ſes promeſſes : ſon ſucceſſeur l'eſt comme lui ; & le ſerment des rois, ces êtres qui ont tant beſoin du reſpect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel eſt mon petit avis, & je ne ſuis pas rentier.

Il eſt bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la conſtitution verſatile des états : ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

CHAPITRE

CHAPITRE CXXXI.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt le concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux*, c'eſt encore du concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hoſtie & du calice, & juſqu'à l'agnus Dei, les orgues ne doivent point jouer :* cela me fâche un peu ; mais voyez le concile provincial de Treves 1549.

Tout a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hoſtie & du calice*, des *ariettes* & des *ſarabandes* ; & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chaſſes*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où eſt donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il eſt mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre ſemble pourtant voltiger quelquefois ſur la tête de Couperin.

L'abus preſque général de n'avoir que des paſſages ſous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus eſt devenu ſi criant, que les chanſons ont prévalu ſur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majeſté convenable à un temple. Les noëls même, que Daquin variοit parfaitement, on les défigure à préſent au point que ce ne ſont plus que des *Ponts - Neufs* groſſiers; on n'y reconnoît ſeulement pas le chant.

L'orgue eſt le roi des inſtrumens; il les contient tous. Cliquot, le ſeul excellent facteur qui exiſte, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de ſon orgue de Saint - Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'eſt paſſé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occaſion. Daquin fut arbitre; ce muſicien âgé de ſoixante & quinze ans fit des miracles; tous les auditeurs crioient, *ſon génie eſt plus fort que jamais, & il a ſes doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit ſi bien

avant de mourir : Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoiſſons trois traits de la vie de ce grand artiſte, qui paroiſſent fort extraordinaires & qui n'en ſont pas moins vrais. Muſicien né, il compoſa à huit ans un motet à grand chœur & ſymphonie. On fut obligé de le mettre ſur une table pour en battre la meſure. Il y avoit foule ; & l'exécution finie, on penſa étouffer de careſſes un enfant ſi rare.

A la meſſe de minuit de noël, Daquin imita ſi parfaitement ſur l'orgue le chant du roſſignol, ſans que le couplet dans lequel il le faiſoit entrer parût gêné en rien de cette addition, que l'extrême ſurpriſe fut univerſelle. Le tréſorier de la paroiſſe envoya le Suiſſe & les bedauts à la découverte dans les voûtes & ſur le faîte de l'égliſe : point de roſſignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

Lorſqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laiſſa que le *poſitif*, c'eſt-à-dire un très-petit orgue pour toucher l'office.

Il n'y avoit plus de *trompettes* ni de *pédales*, un seul clavier restoit; la carcasse du grand orgue étoit absolument vuide. Cependant Daquin toucha son *Te Deum* la veille de S. Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquassent. Les accompagnemens paroissoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'existât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient présens. — Mais vous avez laissé la *pédale*, disoit-on à Cliquot. — Non, je vous jure. — Mais cela est impossible. — Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme singulier, qui venoit de tromper si victorieusemant ceux même qui fabriquent l'instrument.

L'orgue une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions; prodigieuse affluence! Il faut ici du détail:

tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'en-haut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Céleſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y a eu des organiſtes ; mais Daquin eſt Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs. Il a laiſſé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'orgue, a dit Greſſet, *attire l'impie*

étonné dans nos temples. L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *meſſes de minuit* en muſique, dans deux égliſes de Paris, Saint-Roch & l'abbaye Saint-Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des catholiques ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs égliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour.

CHAPITRE CXXXII.

Quêteuſes.

Le ſévere paſteur d'une égliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la généroſité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure, il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornemens légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle eſt parée ; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher ; elle eſt à la porte d'une égliſe ou d'une priſon*, ſollicitant avec un gracieux ſourire la compaſſion de chaque perſonne qui entre ; elle fait une douce violence aux rebelles ; elle les arrête ; un ſon de voix intéreſſant, de belles dents, & l'éloquence irréſiſtible d'un bras nu & de deux beaux yeux ſup-

plians. . . . Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres !

A chaque offrande, quelque mince qu'elle ſoit, elle vous paie d'une révérence particuliere & faite avec grace. La beauté vous ſalue, ſa bouche vous remercie, & votre charité eſt récompenſée avant même que le ciel vous en tienne compte.

Bientôt elle traverſe la nef, précédée d'un Suiſſe qui fait réſonner la hallebarde. Plus la nef eſt remplie, plus ſon zele augmente. Le plus joli homme de ſa connoiſſance lui donne la main ; elle ſe penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & pareſſeuſe qui voudroit retenir l'aumône.

L'avare s'attendrit ; l'œil des aſſiſtans ſe détourne de l'autel pour dévorer ſes charmes ; quand elle préſente ſa bourſe ouverte, elle ſemble quêter des cœurs. Le plus inſenſible met encore quelque choſe dans ſa bourſe ; le prêtre qui la ſuit, ſemble jouir de ſon triomphe ; on ne lui laiſſe que la

place qu'il faut ; car la foule empreſſée des fideles la preſſe & l'environne. Embellie par ces ſaintes fatigues, en bute à tous les regards, ſi elle a remarqué qu'on louoit ſa taille avantageuſe & bien priſe, ſi elle a eu un moment de vanité, l'égliſe lui pardonnera ſans doute ce petit mouvement d'orgueil, ſur-tout lorſque, rentrant au presbytere, elle aura étalé une bourſe bien pleine & que ſes charmes ont conquiſe.

La collation commence ; elle eſt ſervie par les amis du curé ; elle reçoit les félicitations des groſſes perruques de la fabrique. Un cortege de prêtres & de clercs tonſurés vient à la file & aventure la galanterie ; le maître des convois a déridé ſon front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal : mais il veut plaire ; le vin coule, les gâteaux ſucrés ſe mangent, & l'on ſe permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.

CHAPITRE CXXXIII.

Pain béni.

Tous les habitans de Paris ſont obligés de rendre dans leurs paroiſſes, chacun à ſon tour, le pain béni. Les proteſtans n'en ſont pas diſpenſés, parce que les curés ſoutiennent que c'eſt une maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé catholique.

Chacun doit le rendre en perſonne; mais on ſe dit malade, & l'on envoie ſon domeſtique ou ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiſer la patene.

Le bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les céremonies & de toutes les promenades à faire dans l'égliſe. Telle depuis vingt-cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pêtri & mis au four la veille.

C'eſt un ſpectacle de vanité pour la petite

bourgeoiſie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent ; c'eſt un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle pluſieurs paroiſſiens peu aiſés, pour exécuter enſemble cette coûteuſe cérémonie ; mais les paroiſſiens riches ſont réſervés pour les fêtes ſolemnelles.

Alors ils mettent une ſorte d'oſtentation à ſe montrer généreux & magnifiques. Ils poſent leurs armes ſur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons faſtueux devant les chantres & les acolytes. La large piece frappe le baſſin d'argent & retentit à l'oreille des ſpectateurs émerveillés. Le curé & les marguilliers s'inclinent, les Suiſſes en gants blancs les précedent, des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Ils ont dépenſé cinquante louis pour ces pieuſes futilités.

Qu'en réſulte-t-il ? Les bedeaux, diſtributeurs diſcrets de ces fragmens conſacrés, auront de quoi tremper leurs ſoupes pendant

huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obſtiné ſe refuſoit à cette oblation, il y ſeroit contraint par un grave arrêt du parlement.

Il y a eu à ce ſujet pluſieurs procès facétieux. Un poëte a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique ; mais nonobſtant cela, la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé rieur, bon gré, malgré.

Sur une grande paroiſſe, votre tour vient plus rarement ; mais ſur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus ſouvent aux frais de l'offrande.

CHAPITRE CXXXIV.

Cathéchiſme.

Je ne ſais ſi les ſages-femmes de Paris moulent & pêtriſſent toujours la tête molle & délicate des enfans qui viennent au monde ;

ſi le doigt de ces matrones inhumaines, par ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature & le ſiege de l'entendement ; enfin, ſi pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécillité ou l'idiotiſme : mais je ſais bien que l'inintelligible catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idée, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours ſans avoir la conſcience de ce qu'ils diſent.

Des catéchiſmes ! Mais point de traité élémentaire, de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien ſur les principes du droit naturel à la portée de l'adoleſcent : aucun livre, enfin, clair, méthodique, applicable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple, afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'eſt un clerc qui fait lui-même le catéchiſme d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine ? N'eſt-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & myſtérieuſe.

Il eſt aſſez plaiſant de voir un jeune clerc *faiſant le catéchiſme* à des filles de quinze à dix-ſept ans, qui viennent de faire leur premiere communion. Il eſt ſeul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'aſſiegent; il paroît niais & embarraſſé; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchiſe; elles jouiſſent un peu malignement de ſon embarras. Les filles répondent avec plus de hardieſſe qu'il n'interroge: on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roſes; qu'il devine bien que d'autres myſteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-deſſus

de toutes ces arides queſtions, elles prononcent d'une maniere aiſée, gracieuſe & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayans. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent ſévere : il n'y a plus de phyſionomie de *démon* ſur les levres de ces *anges ;* & malgré les menaces redoutables du *catéchiſte*, elles ſemblent mieux inſtruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE CXXXV.

Médecins.

Si Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un ſeul de ſes médecins. Où ſont-ils les Guenaud, montés ſur une mule ? Où ſont MM. Purgon & Diafoirus ? Au lieu d'un homme grave, au front ſévere & pâle, ayant une marche méthodique, peſant ſes paroles & grondant quand on n'a point obſervé ſes ordonnances, il appercevroit un

agréable, parlant de toute autre choſe que de la médecine, ſouriant, étendant une main blanche, jetant une dentelle avec ſymmétrie, parlant par ſaillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'il tâte le pouls, c'eſt avec une grace particuliere; il trouve par-tout la ſanté; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'eſpérance; il diſtribue des paroles conſolantes, part, plaiſante encore ſur l'eſcalier; & dans la nuit même, la mort emporte ſon malade.

Quand un médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas; mais ſi un homme en place meurt entre ſes mains, il en devient inconſolable, & pendant quinze jours il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Paſſez-moi l'émétique, je vous paſſerai le ſéné, a dit le bon Moliere. Tel eſt encore de nos jours la politique des membres de la faculté.

Un certain nombre de médecins ſe ſont partagé

partagé, pour ainſi dire, les malades de la capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans le traitement, comme ſon confrere tombera dans le même cas, la faute homicide eſt paſſée ſous ſilence, palliée, juſtifiée même; aucun n'oſe contredire les ordonnances du confrere, & le malade meurt au milieu de dix médecins, qui voient très-bien ce qu'il faudroit faire pour le ſauver, mais qui, *par eſprit de corps*, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles ſon méthodique aſſaſſinat.

Les complices diſcrets retrouvent, en tems & lieu, la même condeſcendance; ils donnent pour excuſe l'incertitude de l'art, la maniere aveugle dont le plus habile procede; mais pourquoi, avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrément dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable

pratique, lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger ?

C'eſt qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout-à-la-fois obſcure & lucrative, faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine phyſique.

La ſéparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance, & celui qui compoſe le remede, eſt déjà un préjugé bien défavorable pour la guériſon ; ils ſe refuſent de même à l'analyſe chymique des médicamens ; & n'ayant aucune idée nette ſur l'étrange compoſition & décompoſition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en uſage ces poiſons terribles, qui ſortent de la boutique des apothicaires : de ſorte que le malade a deux fléaux à combattre, l'ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La médecine eſt donc, de nos jours, un charlataniſme hardi & accrédité, dont ceux

qui l'exercent, ſentent le vuide, l'incertitude & la confuſion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlataniſme produit de l'argent.

La falculté de médecine traîne encore dans notre ſiecle les préjugés & les erreurs des ſiecles les plus barbares. Tandis que la phyſique a fait des progrès qui ne lui ſont pas dus, elle ſemble ſe complaire dans les ténebres épaiſſes de ſes vieilles formules, & craindre les traits de lumiere qui décompoſeroient tout-à-coup ce fantôme qui en impoſe à la crédulité humaine.

Les médecins, grace à Moliere & à d'autres écrivains, ennemis de ces impoſteurs fourrés, ont reçu tant de ſarcaſmes, qu'ils ont enfin renoncé à la coutume de ſaigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faiſoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiſer ſur leurs autres pratiques meurtrieres, on les obligera peut-être à ſuivre la méthode d'Hypocrate, qui ne preſcrivoit preſqu'aucun remede, mais étudioit la nature,

& ne lui ôtoit rien de ſes reſſources.

Combien les médecins ne doivent-ils pas aux empiriques ! Tandis qu'ils ſe conſument en ſyſtêmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guériſſant, déconcertent la vaine érudition des facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi ſolemnel que leur a porté le docteur Meſmer. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le ſilence ſur les opérations inconnues de leur adverſaire, & d'attendre du tems ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais, quelle que ſoit l'iſſue, ils auront toujours à ſe reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorſque le cri général les y invitoit, & lorſque leurs invectives, leur emportement & leur fureur contre l'auteur de la découverte exigeoient une ſorte de juſtification publique.

Ils ont mieux aimé perſécuter un de leurs confreres, qui leur diſoit modeſtement, *j'ai*

vu ; examinons ; nous ne ſavons rien ; point de précipitation ; rappellons-nous l'hiſtoire de toutes les decouvertes, &c.

Il y a à parier dix contre un, que le confrere a raiſon contre la faculté, & que le magnétiſme animal a vraiment quelque choſe d'extraordinaire & de merveilleux. Je ſuis porté à le croire, par tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs ; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on, un peu vivement contre les médecins ; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte ?

CHAPITRE CXXXVI.

Société royale de médecine.

LA faculté de médecine, digne ſœur ou digne fille de l'univerſité de Paris, réunie en corps depuis tant de ſiecles, n'avoit rien fait & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art. Elle ne traitoit jamais des maladies régnantes, ne publioit aucune obſervation, ne lioit aucune correſpondance avec les médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui ſe paſſoit hors de ſon ſein. Enveloppés ſtupidement dans leurs antiques uſages, livrés à un égoïſme fatal, ſes membres ne ſongeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage, & ſe refuſoient à un régime plus utile à l'humanité, lorſqu'il plut au roi régnant d'établir une *ſociété royale de médecine*, qui embraſſeroit toutes les connoiſſances analogues à ce grand art. Cet établiſſement eſt de la plus

haute ſageſſe ; & quand il ne feroit que jeter un germe d'émulation entre deux corps diviſés, il ſeroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & diſſertations de cette ſociété, qui ne vient que de naître, eſt déjà précieuſe ; & tous les médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la pareſſe, l'orgueil hautain & l'ignorance des médeins de la capitale.

Rien n'eſt ſi dangereux & ſi méchant qu'un mauvais médecin. Quand ils ſont en foule, jugez de leurs clameurs ! Mais il eſt tems que l'inſuffiſance de cette vieille faculté, ainſi que ſon formulaire homicide, ſoit mis dans tout ſon jour.

La médecine eſt l'art le moins avancé, & conſéquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré. Il eſt bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hypocrate, ne ſe ſoit pas encore offert depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'eſt-

il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main & le remede dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette ſéparation n'eſt-elle pas ſujette aux plus terribles inconvéniens ?

Les miracles modernes de la chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le médecin qui ordonne une potion compoſée de ſept à huit ſortes d'ingrédiens ? S'il n'eſtpas le plus inſenſible & tout-à-la-fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître, avant tout, les élémens chymiques du remede qu'il adminiſtre ? Quoi, parce que la terre enſevelit ſes fautes, il ſe croira quitte envers la ſociété & envers ſa conſcience ! Faiſant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les médecins ont décidé, & pour cauſe, que qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe ſcolaſtique, ſeroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui conteſteroit *per fas & nefas*. Ainſi ils immolent l'humanité entiere aux vils intérêts de

leurs honoraires ; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance, & à diſtribuer les vieux poiſons de la pharmacie.

Quand viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverſera les temples du vieil Eſculape, qui briſera la lancette dangereuſe du chirurgien, qui fermera la boutique des apothicaires, qui détruira cette médecine conjecturale, eſcortée de drogues, de jeûnes, de diettes ? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine, puiſque l'ancienne tue & dépeuple ?

Le refrain des médecins eſt de crier *au charlatan*, *à l'empirique*, dès qu'on n'eſt pas de leur corps ; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des ſpécifiques & l'inoculation doivent leur origine à l'empiriſme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle, avec ſes formules & ſes theſes.

CHAPITRE CXXXVII.

Auteurs.

A PARIS ſont ces écrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les hommes illuſtres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux, ce pauvre, c'eſt Homere.

On met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laiſſe dans

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau fort riche ; il n'a fait ni *Emile*, ni l'*Ode à la fortune*. Il a fait exploiter un journal à ſon profit : il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

l'indigence : mais cette indigence eſt honorable ; & ceux qui ſe conſervent ſans tache au milieu de cet abandon général, ſont les plus vertueux des hommes.

Les penſions que le gouvernement accorde aux gens de lettres, ne ſe donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus ſouples, les plus intrigans, les plus importuns, enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni ſa perſonne ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions, n'en peuvent pas dire autant devant leur conſcience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les cieux m'étoient favorables,
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux,

Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs
De prévenir juſqu'aux deſirs
De ceux où brille un haut mérite;
J'en ferois ma félicité;
Et ſouvent mon eſprit s'irrite
De les voir dans l'adverſité.

Ah! ſi les gens de lettres riches venoient au ſecours des gens de lettres pauvres!... Le beau rêve! Pluſieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

Les gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort; la compoſition du ſoir a beaucoup plus de feu: mais les ſpectacles & les diſſipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de ſuivre de grands travaux.

Un défaut aſſez commun aux gens d'eſprit de la capitale, c'eſt de ne pas s'occuper aſſez

de celui des autres ; c'eſt de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeſte & ſimple, qui n'ayant pas la langue agile & ſouple, a tardé quelquefois à donner ſon apperçu ; c'eſt encore de n'être pas aſſez indulgens, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre ; c'eſt enfin de ne pas ſavoir écouter : mais l'homme qui écoute à Paris eſt un être très-rare.

C'eſt par les gens de lettres que l'eſprit de la capitale eſt devenu diamétralement oppoſé à l'eſprit de la cour : le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laiſſer qu'un foible empire à l'opinion des grands, qui jadis humilioient le peuple en tous ſens ; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaiſſer la vanité des titres à ſon néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offenſive & défenſive. Auſſi la guerre la plus vive eſt-elle déclarée entre les gens

de lettres & les grands ; mais ceux-ci, à coup ſûr, perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les écrivains ont combattu de toutes leurs forces les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejeter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les cours, & non dans les livres. Le crime des gens de lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſans n'ont pas vu, ſans frémir, tous ces ſecrets honteux, à jamais dévoilés. Ils ont déteſté le flambeau & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos : *les brigands n'aiment point les réverberes.* La nation elle-

même ne ſait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels. Ils flétriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'adminiſtrateur inepte & le ridiculiſent. Ils intimident par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes qui, dans l'ombre, ſe croient à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'autorité contre cette voix puiſſante qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps qui, ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoie des mercenaires pour ſouffler le feu

de la diſcorde, pour mettre en mouvement l'amour-propre iraſcible ; mais au milieu de ces débats, leurs armes ſe tournent ſubitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils ſavent très-bien diſtinguer une querelle littéraire, d'une guerre patriotique, & tous leurs traits ſe confondent ſur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'eſt par eux enfin, que chaque caractere eſt connu aujourd'hui, & mis à ſa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere inſtance, eſt ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni ſéduire ce corps ni l'anéantir ; on briſeroit toutes les preſſes, qu'il n'auroit beſoin que de ſon ſilence pour décider encore l'opinion publique.

CHAPITRE

CHAPITRE CXXXVIII.

Des demi-Auteurs, quarts d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons, &c.

TELS ſont ceux qui verſent dans les Mercures & dans les journaux, ou de petits vers innocens, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés le titre d'*hommes de lettres :* l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre deux opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas auteurs, & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapſodies : tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer ; mais le public ne s'amuſe pas de leurs amuſemens.

Leur amour-propre eſt encore plus plaiſant que celui des auteurs de profeſſion ; parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'un ſe fait comte au bas d'un madrigal ; celui-ci, marquis dans un almanach : ils déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres.* Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talens : ils alongent, tant qu'ils peuvent, les ſyllabes de leur nom, & prennent un journal pour *nobiliaire de France.* Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas pour *de l'argent* : ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier. Mais s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur, pourquoi ſe faire imprimer ? *Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne travaille que pour ſon plaiſir*, diſoit Rouſſeau le poëte.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, ſans pouvoir y entrer : jamais ils ne feront de miel, & ils ne parlent que de la fabrique du miel ; c'eſt bien pis encore, quand ils

ſe donnent les tons de protecteur, quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre : loueurs impertinens, ou cenſeurs téméraires ; voilà leur deviſe.

Enſuite viennent les maîtres journaliſtes, feuilliſtes, folliculaires, compagnons, apprentis ſatiriques, qui attendent, pour écrire, qu'un autre ait écrit, ſans quoi leur plume ſeroit à jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous ſommes inondés dans les arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie ; ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous ; & ils ſoulagent à la fois le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent ; tous frappent & ſont frappés : on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violens. Des écrivains imberbes font la leçon

aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décompoſé un hémiſtiche, & ſouligné quatre à cinq mots, ils ſe croient les reſtaurateurs de la poéſie & de l'éloquence; ils vont d'une injuſtice à une injuſtice plus grande, d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuſe. Voués au journaliſme, ce mêlange abſurde du pédantiſme & de la tyrannie, ils ne ſeront bientôt plus que ſatiriques; & ils perdront avec l'image de l'honnête le moral des idées ſaines.

Cette tourbe ſubalterne donne ſeule au public ce ſcandale renaiſſant, dont il s'amuſe, & qu'il voudroit malignement rejeter ſur les gens de lettres honnêtes & ſilencieux; mais le public ſait bien qu'il y a autant de diſtance entre ces *aboyeurs* & les écrivains, qu'entre des recors & des juges aſſis ſur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'inſatiable voracité de ce public pour tout ce qui reſpire la critique, la ſatire

& la dérision. Il n'y a des auteurs méchans, que parce qu'il aime cette guerre intestine, & qu'il s'ennuie de la paix.

CHAPITRE CXXXIX.

Secretaires.

Ce sont les hommes qui donnent l'esprit aux grands & aux gens en place ; esprit assez mal payé, & sans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

Un avocat général disoit à son secretaire : *monsieur, faites-moi parler plus long-tems cette année ; l'an passé on m'a trouvé trop court ; donnez-m'en pour deux heures* : & le secretaire fidele à la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'au bout d'un certain tems, tous ces inspirés croient réellement avoir enfanté les discours qu'ils n'ont fait que réciter.

Ainsi les gens de lettres font presque tout,

Leur plume ſert la judicature, la finance & le miniſtere. Elle trace ſucceſſivement un plaidoyer, un livre économique ou anti-économique, un mémoire, un manifeſte; & tout ce qui va au public eſt compoſé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'eſt toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

CHAPITRE CXL.

Commis.

LES petits commis forment une claſſe innombrable. Ils ne ſont pas chers; leurs appointemens ſont de huit, douze & quinze cents livres. Vous en trouverez trente pour un.

Des commis qui ont douze cents livres d'appointemens ont des habits de velours & des dentelles. Ils jeûnent pour avoir du galon. De là ce proverbe: *habit doré, ventre de ſon.*

Tout ſe fait la plume à la main. Dans le plus petit état, il faut ſavoir écrire & chiffrer. On conſtate ſur un *auguſte regiſtre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainſi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance. Toute la ſcience de ces ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien. Ils nivelent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte ; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrive ; les commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a rôti dans un four. Ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de ſa chemiſe brûlée, dreſſent un procès-verbal, & l'on fait tranſporter la momie à la *Morne*. Perſonne dans le bureau

n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

Le propriétaire arrive, va droit au bureau pour réclamer ſa piece curieuſe. On l'écoute, on le regarde avec étonnement; il ſe fâche, il s'emporte. Un commis lui conſeille à l'oreille de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait eſt obligé de s'adreſſer au lieutenant de police, afin de retirer de la *Morne* le prince ou la princeſſe Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans dans les tombeaux des pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer ſous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les commis qui ont mille écus d'appointemens, ſe donnent des airs & font les importans. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume & l'eſſayer à pluſieurs repriſes. On diroit que cette plume va tracer les deſtins

de l'état. C'eſt un bordereau. Si Vaucanſon, au lieu de faire un flûteur, avoit fait un commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux. Leurs femmes connoiſſent ces heures-là fort au juſte.

Les grands commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles. Ces commis, qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de miniſtres qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre ; & l'on peut affirmer que la monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigans aſſiegent ces commis avec une conſtance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée. C'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine dont les mouvemens nous étonnent ; & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle*. Mais n'anticipons point ſur l'article *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

CHAPITRE CXLI.

Maîtres.

Il y en a de toute eſpece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'anglois, pour l'italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contens quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſens, pareſſeux, ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le maître à danſer vole comme un éclair dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le grec ou les mathématiques, marche à pied.

Cette claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui. De là vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſ-

ſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'eſt un ſpectacle aſſez plaiſant que de voir, dans la même anti-chambre, un maître d'échecs & de trictrac, & un maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le marquis. Entrés dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier. Le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous que M. le marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on excepte la marche des jeux & le menuet paſſablement.

Mais un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'anglois & les mathématiques à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres qui ſont accourus avec leurs cachets; on les

leur paie à la fin du mois : l'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les maîtres fameux qui ſont venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent, & ſe ſauver, pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom ſeul des ſciences. Eh ! que leur faut-il de plus ?

Parmi tant de maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander un *maître de morale* : c'eſt que tous les hommes croient poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée ; auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent quelque choſe, & le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la monarchie, un *maître de morale.*

CHAPITRE CLXII.

Libraires.

Les libraires ſe croient des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel ſe rengorge, & ſe rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & ſouvent il eſt plus terrible & plus cruel envers l'auteur débutant, que la meute des journaliſtes & l'inexorable public.

Comme cette branche de commerce eſt, à Paris, dans la dépendance la plus humiliante, les libraires ſont devenus des marchands de papiers noircis : ils chériſſent de

préférence les auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnaſſe, qui font des compilations critiques, hiſtoriques, des extraits de voyages, &c. Et quelques académiciens ſavent que ce produit l'emporte encore ſur celui des jetons.

On emploie à Paris, année commune, environ cent ſoixante mille rames de papier pour l'impreſſion; la raiſon philoſophique ne ſauroit en obtenir *une page*, pour ſe faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglemens de toute eſpece ont effarouché le commerce, qui demande a être libre pour proſpérer : tout le monde s'eſt plaint & ſe dit ruiné; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs, (race indeſtructible) pendant ce tems, s'emparent de l'ouvrage, & l'auteur a perdu ſon ſalaire, & de plus, ſes avances. Voilà l'état de la librairie.

Un libraire de Paris diſoit fort naïvement :

je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?

CHAPITRE CXLIII.

Livres.

PRESQUE tous les livres ſe font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres? Il y en a tant! Oui, mais c'eſt que preſque tous ſont à refaire; & ce n'eſt qu'en refondant les idées d'un ſiecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours ſi lente à luire ſur le genre humain.

On peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les liſe pas: les livres ſont une branche de commerce très-impor-

tante : combien d'ouvriers en tirent leur subſiſtance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de livres : ce petit inconvénient ſe rachete avec de grandes ſalles. D'ailleurs il peut en réſulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenſes, il viendra peut-être un homme à qui tout cela ſera utile.

CHAPITRE CXLIV.

Bouquiniſte.

On appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures ; il en remue les piles qui ſont à terre ; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

Ce n'eſt que de cette maniere que l'on trouve

trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *bouquiniſtes*.

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années; mais les libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *bouquiniſtes* de profeſſion toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard, que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la librairie; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune: les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation avant de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliotheque du roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon

genre, offrent des ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliotheque curieuſe en ce genre, eſt celle de M. le duc de la Valliere. Celle de M. Paulmi d'Argenſon à l'Arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel financier, & tel épais magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable: *mais on ne fait plus de chefs-d'œuvres aujourd'hui.* Ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau un livre

comme l'*Eſprit des loix*, ou l'*Emile* ; & quand un ouvrage ſupérieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les tems paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle. Le mérite qui s'y trouve n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatirique, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger. L'habitude de ne louer que les talens qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe pour qu'elle y renonce.

On ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages pour prouver la religion chrétienne ! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſommant que convaincant.

Nos bons aïeux liſoient des romans en

ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie. Pour nous, bientôt nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE CXLV.

Brochures.

Il faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs. Il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout. Toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des Labruyere, des Monteſquieu, des Boullanger, des Buffon,

des Rouſſeau, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtantiels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée. Otez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les lettres *fictives* du pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux. Toutes les idées qu'elles renferment ſont communes; mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées. La multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'eſt toujours un échelon de monté; & d'après ce ſuccès, que les ſots journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les romans que les gens de lettres, qui ſont les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire, (1) ſont plus utiles

(1) Je connois vingt hommes de lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caractères leur manque abſolument.

que toutes les hiſtoires. Le cœur humain vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes, la variété des caracteres & des événemens, tout cela eſt une ſource inépuiſables de plaiſirs & de réflexions. Voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine ? Non ; il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes, dans les romans anglois, dans les romans de l'abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretone, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice que mes confreres les gens de lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horizon littéraire, étendu, vaſte comme l'horizon qui nous environne ; on a recours aux romans de chevalerie, plutôt que de ſe deſſécher l'eſprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout ſeul, & que le reſte de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action,

du mouvement ; on aime à ſuivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec tranſport ce que de beaux eſprits pareſſeux, uniquement occupés de mots, refuſent de lire ? Faut-il que je ne prenne du plaiſir que d'après leurs déciſions ? Arrangeurs de mots, que m'importe vos futiles hémiſtiches ? Si ma phyſionomie eſt différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le ſeroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de ſatisfaire tous les goûts ? Or c'eſt un attentat aux plaiſirs d'une nation vive, naturellement curieuſe & gaie, de borner l'imprimerie, en gênant les preſſes, en créant des cenſeurs abſurdes, en établiſſant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet eſt formé, à ce qu'il paroît, d'étouffer les écrivains de la capitale ; parce que, ſelon l'expreſſion nouvellement accréditée, ce ſont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquene; & l'on veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride; elle aiguiſe des phraſes, elle ne ſait plus reconnoître la libre audace d'un écrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détour & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe, non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les copiſtes de la Fontaine, la Bruyere, Fontenelle, Voltaire & même Dorat. O Retif de la Bretone! tu ne ſeras apprécié que fort tard; mais je m'honore de t'offrir ici mon ſuffrage, duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.

CHAPITRE CXLVI.

Equilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguiſtes, des marchandes de beurre, &c. détruit journellement autant de livres & de brochures qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent enſuite ; & toutes ces mains heureuſement deſtructives, mettant les journaliſtes & conſorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles, la maſſe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chaſſeroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maiſons.

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompoſition, qu'entre la vie & la mort ; conſolation que j'adreſſe à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importans. Il eſt de fait

que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE CXLVII.

La Courtille.

On ne sait ici bas à qui la renommée promet ses faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obscurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illustres. Ces noms passent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel est le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude que ceux de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célebre aux yeux du peuple, & le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois sols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue jusqu'alors !

Sa réputation fut auſſi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire rendit ſon cabaret trop étroit, & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune. Je ne parlerai point des princes qui le viſiterent. *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des rois.*

Il fut queſtion de le faire monter ſur un théatre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur d'un ſpectacle; mais il ſe rétracta, alléguant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théatre. Il en naquit un procès; mais Ramponeau triompha, & ſes avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre: tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

La fortune vint à la ſuite de la renommée: il enrichit la langue d'un mot nouveau; & comme c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot reſtera; on dit *ramponer*,

pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du P. Eliſée (depuis prédicateur du roi) commença vers le même tems, comme il le dit lui-même; mais le P. Eliſée ne fut pas ſuivi comme Ramponeau. Le P. Eliſée eſt retombé dans l'obſcurité, & le nom de Ramponeau eſt vivant. Tant que le peuple aimera à boire du vin à ſix ſols, il ſe ſouviendra avec une tendre reconnoiſſance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'eſt à la Courtille que s'agite le dimanche un peuple qui conſacre ce jour-là à la boiſſon & au libertinage, que dans un étage au-deſſus on appelle galanterie: il eſt preſque ſans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit ſa raiſon ſur le profond ſentiment de ſa miſere. C'eſt la brutalité de la paſſion; qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfans; & le philoſophe, après s'être promené à la Courtille avec ſes yeux obſervateurs, ne pourra

s'empêcher de dire : c'eſt là où la nature gagne, car elle perd avec les claſſes ſupérieures ; & ce ſont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands & chez le bourgeois trop aiſé.

Tandis que Ramponeau augmentoit en célébrité, celle d'un contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit pluſieurs *écoles*, quoique doué d'eſprit & de connoiſſances. Dès lors tout parut à la *Silhouette*, & ſon nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à deſſein une empreinte de ſéchereſſe & de meſquinerie. Les ſurtouts n'avoient point de plis, les culottes point de poches ; les tabatieres étoient de bois brut ; les portratis furent des viſages tirés de profil ſur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, ſur une feuille de papier blanc. Ainſi ſe vengea la nation. Quelque tems auparavant, étoit tombée de même une grande réputation ; celle du maréchal de Bellisle, grand *paperaſſeur*, qui,

par un ton hardi & une grande ſuffiſance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'état.

L'hiſtoire du regne de Louis XIV & de Louis XV ſeroit toute entiere dans l'hiſtoire des contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Deſmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'abbé Terray (ſans parler des autres) fourniroient des obſervations exactes & curieuſes.... Mais nous ſommes loin de la Courtille; rentrons dans notre ſujet, malgré la pente qui nous porte inceſſamment à nous en écarter.

CHAPITRE CXLVIII.

De différens Obſervateurs.

TEL obſervateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre : un

autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les obſervations ſur la phyſique & la médecine ſe multiplient, tandis que le philoſophe examine de ſon côté la marche des gouvernemens, leurs progrès, les cauſes morales & politiques qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples; il obſerve les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainſi, lorſque les ſavans ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine, l'obſervateur impartial voit les arts & les ſciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour-à-tour ſur

chaque objet le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée ; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

Il faut donc dans une capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences. Réduits à un petit nombre, ils feroient moins : ce qui échappe à l'un, récompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit devant des yeux inattentifs & diſtraits ; mais ils ſont ouverts aujourd'hui, & ils guettent inceſſamment la nature.

Les anciens connoiſſoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent conſtamment ſa vertu de pointer vers les poles ; connoiſſance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiſſoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles, puiſque ſur les pains ſortis

des

des ruines d'Herculanum, que le roi de Naples conſerve ſous le verre, on voit la lettre du boulanger ou du conſommateur; ainſi ils étoient ſur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous ſeronś bien ſurpris un jour, lorſque des choſes de la plus grande ſimplicité, & qui ont échappé entiérement à nos obſervateurs, à nos académies, viendront accroître le tréſor de nos connoiſſances; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au ſiecle de Platon, un philoſophe écrivoit : « Je ne puis m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la circonférence de la terre, qui veulent nous perſuader que l'Océan l'environne de ſes eaux, & qui aſſurent que la terre eſt ronde, comme ſi elle avoit été fabriquée ſur le tour. » Il répétoit ces paroles d'après la phyſique d'Hérodote, & il ſe moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'attention journaliere ſuppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La ſentinelle, ſous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains. Avoiſiner un objet, n'eſt pas encore le toucher; & nous avons ſous les yeux des ſecrets qui ne ſe dévoileront peut-être qu'aux hommes auxquels nous accordons le moins d'eſtime.

Il faut mettre les talens en ſociété, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme eſt iſolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ſes lumieres ſe réuniſſent pour être dirigées vers un même but. L'eſprit de ſagacité n'eſt ardent que quand pluſieurs regards applaudiſſent à ſon courage, à ſes efforts, à ſon triomphe.

CHAPITRE CXLIX.

Différences des Eſprits.

MAIS les eſprits ſont inégaux en forces; il faut l'avouer & le ſoutenir contre Helvétius, dont le ſyſtême en ce point nous paroît

faux. La fineſſe d'un ſens doit ſeule apporter un nombre infini de connoiſſances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne ſait rien voir dans un tableau. Une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & ſaiſit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes; parce qu'ils ſentent d'une maniere ſi détaillée, qu'on ne peut les ſuivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'eſprit l'un que l'autre, & par la différence de leurs études, ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'eſt ce qui ſe voit à Paris. Le muſicien, le géometre, le poëte, le peintre, le moraliſte, le ſtatuaire, le chymiſte, le politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer enſemble. Auſſi portent-ils les uns des autres des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils ſont dans l'impoſſi-

bilité de s'eſtimer ce qu'ils valent réellement.

Comparez enſuite un courſier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & ſouples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holſtein, aux jambes flaſques, groſſier, peſant, d'une chair mollaſſe: croira-t-on que ces deux animaux ſont de la même eſpece? Comparez deux hommes, que dis-je! deux écrivains; c'eſt la même différence.

Newton voit une pomme tomber d'un arbre: il médite, & conçoit le ſyſtême de la gravitation. Un autre, ſans s'embarraſſer du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramaſſe, & la mange. Ainſi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le ſot a les yeux ouverts ſans rien voir, mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

CHAPITRE CL.

Qui paie-t-on ?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité. Tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régens d'un college enſemble. Les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*. Les peintres de frivolités ſont les mieux payés de tous ; & les ſculpteurs ſont réduits à portraire les phyſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourſe en main. C'eſt à vernir des équipages que l'on parvient à en avoir un. Le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un docteur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente ; & le malheureux Taconnet, qui a fait une partie de ſa fortune, eſt mort à la Charité. Nicolet a acheté une terre, & forcé ſon paſteur qui lui refuſoit l'eau bénite, de lui préſenter le goupillon ; les auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux que des injures & des anathêmes.

Quand un livre réuſſit, c'eſt le libraire qui met l'argent dans ſa poche. Un manuſcrit n'annonce jamais ſon ſuccès, & le libraire l'achete toujours comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités ſur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en ſuperfluités, ils ont oublié le mérite peu aiſé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partiſans, leurs créatures, & non l'artiſte qui ſe diſtingue dans ſa profeſſion.

Il en eſt un très-habile, nommé *Dellebare*, qui a perfectionné le *microſcope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier

terme de l'induſtrie & de la ſagacité humaine. Il a réellement *découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés.* On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien ! cet artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux, *Dellebarre* qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure), ſe vendront peut-être mille écus ; & il n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime. On honorera ſa mémoire ; & de ſon vivant, l'auteur n'aura pas été récompenſé.

Puiſſe ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un inſtrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente !

Le même artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui

excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage ! Il a étendu les miracles de l'optique ; & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE CLI.

Affaires.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante. Les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée. Il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles,

les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes exercent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

CHAPITRE CLII.

Gens d'affaires.

Les ſolliciteurs de procès, ceux qui les achetent, les intéreſſés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippe-ſols, (1) les partiſans qui afferment quelque revenu particulier des rois & des princes, reçoivent tous également ce nom, & le maſquent le

(1) Ils n'ont plus un ſol pour livre; ce qui ſeroit devenu conſidérable: ils n'ont que ſix deniers au plus. Leur principal bénéfice conſiſte en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'aſſez bonnes ſur ceux qui en ont.

plus ſouvent du titre d'*avocat en parlement*, qu'ils vont acheter à Reims moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier ſait lire & écrire; il apprend ſur-tout à calculer. On ſe moque aujourd'hui de cette ſcience; on a tort; elle n'étoit pas ſi commune il y a quatre cents ans, il s'en faut; on ſe rachetoit de la corde, dès qu'on ſavoit lire dans un livre. Il n'y a guere ſur le globe que la trois-centieme partie du genre humain qui ſache lire, & l'on pourra encore rabattre ſur mon calcul.

CHAPITRE CLIII.

Vacations.

LES procureurs, les notaires, les huiſſiers-priſeurs, les commiſſaires, les greffiers, &c. connoiſſent très-bien la valeur de ce mot, & il ſonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des

abus ſi bizarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe ſubalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures ſont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées ſans cauſe : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple ſuffit-il à fournir tout l'agent que l'on pompe ſur lui journellement ? On ne revient point de ſa ſurpriſe, quand on y réfléchit un peu.

CHAPITRE CLIV.

Etats indéfiniſſables.

Il y a dans Paris une foule d'états indéfiniſſables, qui ne tiennent ni à la bourgeoiſie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts : ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe & les grands ſeigneurs ; on ne peut dire ce que ſont ces hommes-là.

Leurs femmes ſont encore plus indéfiniſſables ; elles tiennent le rang de leur inviſible amant, & non de leur mari : ceux-ci viſitent la bourgeoiſie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la claſſe où eſt l'homme qui ſoutient leur maiſon : on les appelle *de très-honnêtes femmes ;* car la main qui les enrichit eſt cachée.

Le mot de Galba à ſon eſclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, eſt auſſi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes orfevre, monſieur Joſſe.* Ce Galba fermoit les yeux, pendant que le favori de l'empereur, l'auguſte Mécene, careſſoit ſa femme. Mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil qu'il ne fermoit que par complaiſance.

CHAPITRE CLV.

L'Indolent.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon tems lui échappe, il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner. Le dîner eſt venu : l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

Mérite-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme? ..... Mais, que dis-je! il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuides.

CHAPITRE CLVI.

Les Elégans.

Il n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*, c'eſt-à-dire de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'alarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres ;* mais nous avons l'*élégant.*

L'élégant n'exhale point l'ambre, ſon corps ne paroît pas dans un inſtant ſous je ne ſais combien d'attitudes ; ſon eſprit ne s'évapore point dans des complimens à perte d'haleine ; ſa fatuité eſt calme, tranquille, étudiée ; il ſourit au lieu de répondre ; il ne ſe contemple point dans un miroir ; il a les yeux inceſſamment fixés ſur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de

ſa taille & la préciſion de ſon habillement.

Il ne fait des viſites que d'un quart d'heure. Il ne ſe dit plus *l'ami des ducs*, *l'amant des ducheſſes*, *l'homme des ſoupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il eſt du grand monde. Il laiſſe parler les autres; la dériſion imperceptible réſide ſur ſes levres; il a l'air de rêver, & il vous écoute : il ne ſort pas bruſquement, il s'évade; il vous quitte, & vous écrit un quart d'heure après, pour jouer l'homme diſtrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuiſent plus les ſuperlatifs, emploient plus les mots de *délicieux*, *étonnant*, d'*incompréhenſible*; elles parlent avec une ſimplicité affectée, & n'expriment plus ſur aucune choſe, ni leur admiration, ni leurs tranſports : les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation; les nouvelles du jour, narrées ſans réflexion, & les expériences chymiques fourniſſent à l'entretien.

L'accommodage des hommes eſt redevenu très-ſimple ; on ne porte plus des cheveux en eſcalade. Ces hauts toupets, ſi juſtement ridiculiſés, ont diſparu.

Les femmes, même les bourgeoiſes, ne diſent plus qu'elles ſont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées : tous ces propos ne ſont plus de mode, & nous en avertiſſons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamote, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie bizarre & particuliere.

L'eſprit eſt toujours commun ; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare, on raiſonne à perte de vue ; mais on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile aujourd'hui, pour un homme de lettres, n'eſt pas de parler d'érudition

dition avec les ſavans, de guerre avec les militaires, de chiens & de chevaux avec les ſeigneurs; mais de *rien* avec *pluſieurs femmes* qui ne veulent plus parler, à l'exemple des *élégans*.

CHAPITRE CLVII.

L'Homme décidément ſuperficiel.

C'EST un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche; c'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens dont nous parlions.

L'opéra comique, le grand opéra, ont droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des nations, il ne parle lui que des comédiens, des farceurs & des petits vers qui courent; ce qui eſt très-néceſſaire toutefois dans certaines maiſons, où il doit parler ſans rien dire.

C'eſt ainſi que l'homme *décidément* ſuperficiel, & qui ſe donne à deſſein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il ſait ce qui ſe paſſe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les actrices ; il ſait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois ſpectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le ſalue ; il parle à l'un, ſourit à l'autre, aborde un troiſieme, annonce tout haut la diſtribution de ſa journée, & parle de ſon oiſiveté avec le ſérieux que pourroit prendre l'homme ſenſé qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthouſiaſmes ſans chaleur, des engouemens ſans motifs : il outre la frivolité nationale ; mais il cache quelquefois, ſous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ſes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & ſe trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CLVIII.

Indépendans. Contempteurs.

Les indépendans ſont des jeunes gens qui affectent de rompre en viſiere aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver, battent les remparts, fuient l'opéra & les autres ſpectacles ; peuplent les tréteaux, laiſſent là les femmes de qualité ; font le contraire des autres, ſe moquent de tout, & finiſſent par ſe laſſer de leur rôle, & par revenir à la ſociété.

Il y a enſuite *les contempteurs du genre humain ;* mais ceux-ci ſont en petit nombre à Paris, parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable pour les écouter long-tems.

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la claſſe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit ; qu'eux ſeuls avoient cette pénétration exquiſe, extraordinaire, qui dé-

couvre ce qui échappe à tous les yeux : ils croient vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit ; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi exquis, l'eſprit ſi pénétrant, qu'aucun homme, aucun livre ne les contentent ; ils regardent comme *déteſtable* ce que les autres regardent comme *merveilleux :* mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

Quelquefois cet orgueil en impoſe par ſa hauteur & par ſon jargon ; car ils ne ſe familiariſent pas, de peur de ſe laiſſer voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes ſupérieurs, & le plus ſouvent ils n'ont, tout bien conſidéré, que de l'eſprit & de la politique.

CHAPITRE CLIX.

Nouvelliſtes.

Un grouppe de nouvelliſtes differtant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, reglent les finances des potentats, font voler des armées du nord au midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément, d'une maniere bruſque, tout ce que l'on a débité; & le vainqueur du matin ſe trouve battu à plate couture à ſept heures du ſoir: mais le lendemain, au réveil des nouvelliſtes, le conteur de la veille reſtitue à ſon héros une pleine victoire. Tous les jeux ſanglans de la guerre deviennent un objet d'amuſement pour cette vieilleſſe oiſive & imbécille, & ſervent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un eſprit ſenſé,

c'eſt l'ignorance honteuſe où ſont plongés tous ces faiſeurs de nouvelles, tant ſur le caractere que les forces & la ſituation politique de la nation Angloiſe.

On ne raiſonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les ſallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'eſt pas préſent, avec un ton de ſupériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'eſt plus ſoumis aux préjugés nationaux que le Pariſien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *gazette de France ;* & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ſes éternelles omiſſions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre gazette, & il ſoutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de ſubjuguer l'Angleterre : il affirmera que, ſi l'on ne fait pas une deſcente à Londres, c'eſt qu'on ne le veut pas ; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même ſur la Tamiſe. Il faut écouter toutes

ces impertinences qui ſe trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raiſonner aſſez juſte ſur d'autres objets; mais quand il eſt queſtion de l'Angleterre, ils ſemblent n'avoir ni jugement, ni connoiſſances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la conſtitution de cette république; ils en parlent à peu près comme un feuilliſte qui ne ſait pas un mot d'anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes ſont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit aſſidument un abbé, grand ennemi des Anglois. Cet abbé l'enchantoit par ſes récits véhémens; il avoit toujours à la bouche cette formule : *il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres. Bagatelle!*

Le bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance (car ce bon bourgeois haïſſoit les Anglois ſans ſavoir pourquoi), il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament : *je laiſſe à M. l'abbé Trente-mille-hommes douze cents livres de rente. Je ne le connois pas ſous un autre nom ; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes ſouverains, ſeroient bientôt détruits.*

Sur la dépoſition de pluſieurs témoins qui atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un tems immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains, le legs lui fut délivré.

S'il étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris, dans le cours d'un ſeul

jour, ſur les affaires courantes, il faut avouer que ce ſeroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions ! L'idée ſeule en eſt groteſque.

CHAPITRE CLX.

Sort d'un Bourgeois.

CEPENDANT un ſot bourgeois de cette eſpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut ſe regarder comme le centre de plus de trois cents mille hommes qui agiſſent & travaillent pour lui nuit & jour.

Au moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient preſqu'égale à celle des rois ; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuſes dont peuvent jouir les monarques.

Ainſi, pour que le luxe ſoit moins meurtrier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'in-

terruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe, voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année le cours de leurs folles dépenſes, il y auroit la moitié de la capitale, qui tout-à-coup ne pourroit plus ſubſiſter.

Le riche la préfere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produiſent.

Mais les impitoyables voluptés des riches, avec leurs arts de ſenſualité & de frivolité, immolent des générations entieres à un luxe fol & cruel.

CHAPITRE CLXI.

Les Lorgneurs.

PARIS eſt plein de ces lorgneurs impitoyables, qui ſe plantent devant vous, &

fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés : cette coutume ne paſſe plus pour indécente, à force d'être commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pourvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades; mais ſi l'on s'aviſoit de les regarder ainſi dans un cercle, le lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui à la longue acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps encore plus que la phyſionomie.

Un peintre, un poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon cette foule de portraits; ils aſſigneront le caractere d'après la figure. Il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie; elle ne trompe guere: la probité donne un air ouvert; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, juſtifie preſque

toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *Latour*, peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit : *ils croient que je ne ſaiſis que les traits de leur viſage, mais je deſcends au fond d'eux-mêmes à leur inſu, & je les remporte tout entiers.*

Une femme d'eſprit, apprenant qu'un certain homme alloit ſe faire peindre, dit : *il eſt bien hardi ce coquin-là; il oſera regarder en face un homme qui tient le pinceau!* Si je pouvois nommer le perſonnage, on verroit combien le mot a de juſteſſe; mais j'abhorre trop la ſatire, & ne veux tracer que des peintures générales.

CHAPITRE CLXII.

Palais-Royal.

O QUE M. Lavater, docteur Zuricois, qui a tant écrit ſur la ſcience de la phyſionomie, n'eſt-il au Palais-Royal le vendredi, pour lire ſur les viſages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs!

Il verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'eſt ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte; mais n'y découvriroit-il pas un mêlange d'aſtuce, de fineſſe, de préſomption, de ſuffiſance & de *hauteur*? Il n'eſt pas né pour les ſentimens extrêmes; & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

Là ſont les filles, les courtiſannes, les ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe: il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand docteur avec toute ſa ſcience; car ces notions dépendent de

nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir : mais il faut les étudier ſur les lieux. Or, je ſoutiens que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue ; & le moindre clerc de procureur, échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

Pourſuivons. Là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même que dans le Palais-Royal : on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent, leurs maris, leurs amans ; on les caractériſe d'un mot ; on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe prodigue les regards avec un abandon qui laiſſe toujours aux femmes *le dernier :* un peintre auroit tout le tems de ſaiſir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être phyſionomiſte ; j'ai fait mon tour d'allée pluſieurs fois ; je

n'ai ſongé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon eſprit d'obſervation s'eſt trouvé en défaut ; mais voici ce que je penſe ſur la phyſionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la phyſionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure déſagréable ; l'humanité empreint ſur les traits du viſage une ſorte de ſérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modeſtie brillent ſur le front d'une jeune perſonne à ſon inſu & indépendamment de la beauté, la ſenſibilité, l'honneur, la compaſſion habituelle, la bienfaiſance généreuſe peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la diſtingue.

Ce ſont les inclinations baſſes & mauvaiſes, qui font toutes ces figures révoltantes & meſquines : la beauté eſt moins un don de la nature qu'un attribut ſecret de l'ame & de ſes diſpoſitions habituelles. Un homme ſenſible ſe reconnoît à ſes attitudes, à ſes

regards, à ſa voix. Couvrez ſon viſage de cicatrices, coupez-lui un bras ; ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expreſſion.

Il eſt preſqu'impoſſible de diſſimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere ; & les paſſions généreuſes ou viles ont des nuances qui ſe révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le viſage eſt toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer, ſans avoir lu M. Lavater. Puiſque la joie pure, libre & facile déploie tous les traits & les rend gracieux, pourquoi la beauté perſonnelle ne dépendroit-elle pas à la longue, de la nobleſſe & de la pureté des ſentimens ?

Telle femme devant ſon miroir s'eſt dit à elle-même : *en vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur.* Quel cri de la conſcience ! Voyez le fripon qui baiſſe les yeux en vous parlant, & n'oſe rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres

geres à mon ſujet : je dis ſeulement que c'eſt à Paris & au Palais-Royal, que M. Lavater auroit dû faire ſes nombreuſes expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CLXIII.

Du Perſifflage.

Le perſifflage eſt une raillerie continue, ſous le voile trompeur de l'approbation : on s'en ſert pour conduire la victime dans toutes les embuſcades qu'on lui dreſſe ; & l'on amuſe ainſi une ſociété entiere, aux dépens de la perſonne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abuſée qu'elle eſt par les dehors ordinaires de la politeſſe.

Ce n'eſt point là de la bonne plaiſanterie. La Bruyere a dit : *railler heureuſement, c'eſt créer.* Mais quel eſprit y a-t-il à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups ſans le ſavoir, & qui

tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins?

Le perſiffleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

CHAPITRE CLXIV.

Myſtifier. Myſtification.

MOTS nouveaux parmi nous, & qu'on ne ſauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinſinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, ſe noya par accident dans le Guadalquivir. Verſificateur, bel-eſprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une ſinguliere ignorance des choſes les plus communes. Perſonnage remar-

quable par les contraſtes qu'il offroit, il étoit doué de ſaillies heureuſes, fines, épigrammatiques, & la ſimplicité de ſon caractere étoit ſans bornes.

Une ſociété de perſiffleurs, qui avoient peu de charité, abuſerent de ſa pleine confiance, qui ſe mêloit d'ailleurs à beaucoup de vanité; toutes les femmes étoient amoureuſes de lui, parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices; on partit de là pour lui aſſigner de faux rendez-vous, où on lui perſuada qu'il étoit *inviſible* & métamorphoſé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il penſoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à ſa perſonne, qu'à raiſon de ſon *inviſibilité*. On raconte qu'on lui propoſa d'acheter la charge d'*écran* chez le roi, & pendant quinze jours il accoutuma ſes jambes à pouvoir ſoutenir l'ardeur d'un braſier; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *fils du roi de Pruſſe;* & qu'on lui fit ſigner qu'il n'adoptoit aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être

reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il falloit préalablement apprendre le ruſſe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le ruſſe, & il ſe trouva au bout de ſix mois, qu'il avoit appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, lorſqu'à peine il avoit tiré ſon épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu ; on lui fit lire ſa ſentence imprimée, un faux crieur la hurloit ſous ſa fenêtre ; & Poinſinet de ſe couper les cheveux, de ſe déguiſer en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de ſe cacher ; puis le roi lui donnoit ſa grace, comme à un grand poëte cher à la nation.

Enfin, l'on pouſſa la cruauté juſqu'à lui dépêcher un dentiſte qui lui arracha une dent malgré lui, en lui ſoutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre ſa réſiſtance.

Il crut que des carpes, des brochets,

avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement désabusé, même lorsqu'il eut reconnu les premieres tromperies. Il disoit, *on m'a bien abusé, mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

Dans les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications* qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouissent la rate; on les jugeroit incroyables, elles n'en sont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, plusieurs couplets ingénieux, & être en même tems la dupe constante de gens qui avoient moins d'esprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui pousserent trop loin la plaisanterie, ont mis une espece de gloire à publier leurs faciles triomphes sur l'imbécillité native du pauvre auteur; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en se targuant

de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une ſorte de *myſtification* aſſez plaiſante, puiſqu'ils ont cru que ces menſonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & conſtater leur renommée ?

On les a vus y mettre une prétention riſible, ſe diſputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte, leur confrere ; comme ſi c'étoit là une preuve réelle de ſupériorité.

J'ai donc vu *myſtifier* un de ces *myſtificateurs*, qui mettoit dans ſon récit la plus grande emphaſe : & je m'en ſuis réjoui.

Des railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un ſingulier complot, mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel : c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet eſprit facile, léger, délicat, bonnement cauſtique (dans un juſte degré), qui le diſtinguoit avantageuſement & le rendoit ſi aimable dans les ſociétés. Plus on a de cet eſprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un ſouper, voyant tous ſes amis hauſſer les

épaules à chaque mot qu'il disoit, s'imagina n'avoir proféré que des sottises, lorsqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureusement : *il est donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'esprit ! Hélas, il y a quelque tems que je m'en suis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laissé parler ? Souffrez-moi tel que je suis ; car il m'est impossible de me séparer de vous, quoique je ne sois plus digne d'assister à vos entretiens.*

Cette charmante bonhommie révéloit une ame candide & sans orgueil. Il n'en fut que plus cher à ses amis qui l'embrassèrent, en lui certifiant qu'il étoit toujours aussi spirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris souvent à se connoître elles-mêmes.

CHAPITRE CLXV.

Architecture.

Je ferai une question aux gens de l'art ; pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compositions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des solives : ces ornemens, des vases entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art est-il borné à ce point, ou le génie des architectes ? Faudra-t-il que tout palais ressemble plus ou moins à tel autre palais ? J'accuse donc l'architecture de la plus grande monotonie, & je suis las de voir des colonnes, encore des colonnes, & par-tout des colonnes.

Une foule de maisons charmantes, ayant

un aſpect varié & leur forme particuliere ; bordent depuis peu les remparts & embelliſſent les fauxbourgs. Cette diverſité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ſes vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le ſurprendre.

Mais les prodiges de l'architecture ſont à Paris, dans l'intérieur des maiſons. Des coupes ſavantes & ingénieuſes économiſent le terrein, le multiplient & donnent des commodités neuves & précieuſes ; elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne ſavoient que bâtir des ſalles longues & quarrées, & croiſer d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartemens ſont tournés & diſtribués, comme des coquilles rondes & polies, & l'on ſe loge avec clarté & agrément dans des eſpaces ci-devant perdus & gauchement obſcurs.

Auroit-on imaginé, il y a deux cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres ſéparées, les eſcaliers dérobés & inviſibles, les petits cabinets qu'on ne ſoup-

çonne pas, les fauſſes entrées qui maſquent les ſorties vraies, les planchers qui montent & deſcendent, & ces labyrinthes où l'on ſe cache pour ſe livrer à ſes goûts, en trompant l'œil curieux des domeſtiques ?

Auroit-on deviné que l'art ſeroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton ſecret, on feroit tourner ſubitement, ſur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaſte ſecretaire, ou une large commode, leſquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en s'ouvrant une iſſue dans la garde-robe d'une maiſon voiſine, iſſue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéreſſés, mais propre à favoriſer les myſteres de l'amour & quelquefois ceux de la politique ? Des êtres qui ſemblent ne s'être jamais vus, communiquent enſemble à des heures réglées ; des ombres impénétrables ſont répandues autour d'eux, l'ardente jalouſie & l'eſpionnage le plus ſubtile perdent juſqu'à leurs ſoupçons, & ſe trouvent en défaut.

La peinture arabeſque a repris faveur après des ſiecles d'oubli. C'eſt un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait ? On a trouvé le ſecret de le mettre en papier, & le coup-d'œil ſera pour les fortunes médiocres comme pour les richeſſes. Les inventions de notre ſiecle tendent ſur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe ; on ſe contente de ſa ſuperficie ; on croit toucher aux richeſſes, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réſide dans l'éclat. Auſſi voyez qu'on peint le marbre où il n'eſt pas ; que du papier repréſente le velours & la ſoie ; qu'on bronze le plâtre ; qu'on dore les chenets ; & que, juſques ſur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur abſence au deſſert. Il eſt même des plats en relief, (1) auxquels il eſt convenu de ne pas toucher ; & ces mets

(1) On ſait l'hiſtoire du *lapereau de bois*, qu'un étranger à vue courte voulut abſolument dépecer, malgré les ſollicitudes plaintives de la maîtreſſe de la maiſon.

fantaſtiques ſervent juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne ſeront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déjà ainſi de la ſculpture, de la menuiſerie, de la porcelaine, des vaſes de porphyre, & juſqu'aux buſtes des grands hommes ?

CHAPITRE CLXVI.

Revendeuſes à la Toilette.

LES revendeuſes à la toilette entrent partout ; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidélement.

Il faut qu'une revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe

point, & néanmoins une diſorétion à toute épreuve, une agilité renaiſſante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles ſont leur fortune en très-peu de tems, & elles ne la doivent pas en entier à la vente de leurs marchandiſes. Les phyſionomies les plus rebutantes ſont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi.

CHAPITRE CLXVII.

Coëffeurs.

Qui connoît le ſieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout, *l'Art varié des coëffures?* Qui l'a lu? Moi ſeul peut-être. Il célebre avec enthouſiaſme cet ornement léger qui garnit la tête & accompagne le front de l'homme; & comme il faut idolâtrer ſon

talent pour le pouſſer loin, il s'extaſie devant l'art qui a coupé, papilloté, tordu, crêpé, façonné, arrangé, pommadé, friſé & poudré de deux ou trois cents façons différentes les cheveux ſoumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuſe cet art dans toute ſa largeur & ſa profondeur. Et quel art, même de nos jours, a été ſondé en entier ?

L'art de la coëffure eſt ſans contredit celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ſes Corneille, ſes Racine, ſes Voltaire ; &, ce qui fait ici exception, ces perruquiers ne ſe ſont point copiés. La perruque, d'un volume exagéré & bizarre dans ſon origine, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de l'*art dramatique*, d'abord pompeuſement & ridiculement factice, puis rentrant à force de réflexions dans les limites de la nature & de la vérité ? La groſſe & énorme perruque repréſenteroit la *tragédie bouffie & bourſoufflée ;* une perruque

légere, qui rend parfaitement la couleur & juſqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point étrangere ſur la tête qui la porte, repréſentera le *drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage; mais il faut enfin qu'elles cedent à leur moderne rivale.

Quoi qu'il en ſoit (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſagacité du ſieur Dupain) graces à ſon art, d'un petit monſtre féminin l'on ſait faire aujourd'hui une figure humaine; on lui a créé un viſage & un front par la magie des rapprochemens. Et les actrices ne devroient enviſager les coëffeurs qu'avec une vénération profonde; car après les auteurs qui les font parler, ce ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence. Mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors

de la beauté ; voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir, par un fil imperceptible, *les grands pantins du ſiecle.* Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire ; autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *académie de coëffure.* M. d'Angiviller a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré ; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions bizarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion.*

CHAPITRE

CHAPITRE CLXVIII.

Parures.

UN diamant eſt beau par lui-même ; l'artiſte le taille, le polit, le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure ; rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années ; rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

Nous connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents ânesſes qui ſuivoient par-tout l'impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la reine Cléopâtre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que

la reine Bérénice avoit de si beaux cheveux qu'ils donnerent leur nom à une constellation céleste. Nous avons lu que Sémiramis appaisa une sédition furieuse, en s'arrachant tout-à-coup de sa toilette, & se montrant sur son balcon le sein découvert & dans le désordre d'une femme à moitié déshabillée.

On ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélene, qui alluma tant de feux, & qui occasionna une guerre qui, fameuse après trente siecles, retentit encore dans l'univers; on nous a instruits que Jézabel, mangée par les chiens, mettoit du rouge : mais les poëtes anciens, quoique grands descripteurs, ne nous ont point représenté les modes de ces tems éloignés avec assez de vérité pour que nous puissions nous en former une juste idée.

Je sais qu'une Bacchante échevelée, le tyrse en main, le front couronné de lierre, peut paroître aussi belle qu'une marquise coëffée en vergette; je sais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces

des robes ouvertes des Européennes modernes ; je sais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhaussés & mignons ; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la description de leur coëffure, de ses accessoires, de ses variations, & de son ensemble brillant ? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux ? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la base de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finissoit ? Où plaçoit-on la topaze & la perle ? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c ? Qui les a donc empêchés de peindre la sphere mouvante des modes ?... Ah ! je le sens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau ; c'est qu'il est impossible de peindre cet art, le plus vaste, le plus inépuisable, le plus indépendant des regles communes. Il faut voir la beauté donnant à son miroir le dernier coup-d'œil de satisfaction, & puis admirer & se taire.

En effet, si je voulois représenter une

roque accompagnée de deux attentions prodigieuſes, un bonnet à la Gertrude, à la Henri IV, un bonnet aux navets, un bonnet aux ceriſes, un bonnet à la fanfan; puis parler *du bonnet artiſté, des ſentimens repliés, de l'eſclavage briſé;* j'aurois beau repréſenter le *grattoir* diamanté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyſionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu.* Je ne tracerois que des mots; & Homere lui-même, avec ſon génie, a eu plus tôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

Taiſons-nous donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes : qu'il les contemple ſur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible deſcription.

Au commencement de ce ſiecle, les femmes portoient ſur une belle gorge à découvert, des croix & des petits ſaint-eſprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah, bon Dieu! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le

Saint-Eſprit auteur de toutes bonnes penſées !

La couleur générale, au moment que j'écris, eſt *dos* & *ventre de puce.* (1) On a raffolé ſur-tout des bonnets au *parc-anglois*; on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis.* Mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le reſſort qui les éleve & les abaiſſe. Dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

L'hiſtoire des *poufs*, *pets en l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devroit être confiée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches ſi profondes ſur les *colliers* &

---

(1) *Boue de Paris* & *merde d'oie* ont prévalu depuis; mon livre eſt à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hériſſon*; *la coëffure à l'enfant* l'a bannie. Les plumes ſont devenues plus rares; elles ne flottent plus en panache. Oh, comment peindre ce qui par ſon extrême mobilité échappe au pinceau!

ornemens que portoient les dames Romaines. Et le préſent ? Pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets *à la grenade*, *à la Thisbé*, *à la ſultane*, *à la Corſe*, ont paſſé, ainſi que les chapeaux *à la Boſton*, *à la Philadelphie*, *à la Colin-Maillard ;* la coëffure *en limaçon* penche ſur ſon déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons groſſis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui groſſiſſent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui ſera mieux accueilli que le *Journal des Savans* ou celui de *Neuchâtel.* (1)

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des ſoldats valides & invalides faire du marli, le promener,

---

(1) Journal trop peu répandu, où pluſieurs articles marqués d'un *C* ſont d'un juge impartial, d'un écrivain ſenſé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accrédité ?

l'offrir & le vendre eux-mêmes. Des ſoldats faire du marli !.... Je vais lire cinquante pages d'Oſſian, pour écarter & chaſſer cette déplorable idée.

CHAPITRE CLXIX.

Economie.

Où eſt l'économie, après les dépenſes qu'occaſionnent ces futiles fantaiſies ? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainſi le commande l'orgueil. Nos peres faiſoient *retourner* leurs habits, & *reſſemeler* leurs ſouliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de ſouliers *reſſemelés*, il feroit tomber en ſyncope toutes les femmes de ſimples commis.

Il y a des maiſons de financiers, où l'on paroît dans la plus affreuſe nudité, ſi l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin M. de Buffon lui-même a juſtifié

luxe de la parure, en imprimant *qu'il faiſoit une partie de nous-mêmes ;* & l'hiſtorien de la nature a ſemblé ne pas attribuer peu d'eſtime à la richeſſe des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme ſa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même tems les dentelles jaunes & fort ſales ; poudrez-les à blanc pour cacher leur vétuſté : dût la fraude paroître, n'importe ; vous avez des dentelles. Vous êtes bien diſpenſé de la propreté, mais non du luxe.

Qu'un homme bien mis d'ailleurs, tire de ſa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez ſoudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles ſeront de cette groſſiere ignorance.

Mais ſi vous affectez auſſi de déployer un *mazulipatan*, un *paliacate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

Connoît-on l'hiſtoire de cet honnête

homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelles, la montra au Suiſſe à la porte d'un hôtel, comme un paſſe-port aſſuré, cachant avec ſoin ſous la baſque de ſa veſte l'autre manchette qui n'étoit, hélas, que de mouſſeline? Mais dans la chaleur de la converſation, comme on ne ſonge pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein ſallon cette manchette ſcandaleuſe, cachée juſqu'alors & ſans affectation. Cette vue offenſa tellement la maîtreſſe de la maiſon, qu'elle fit monter ſur-le-champ ſon Suiſſe, pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte ſemonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui déſignoit avoit caché de nouveau l'humble mouſſeline, & ne geſticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais madame autrement, quand même

la gazette auroit annoncé à toute l'Europe la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CLXX.

Les Ecriteaux des rues.

LES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cette époque la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc, le tems & la pluie en effaçoient les caracteres ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle salle de la comédie françoise les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard ;* ce qui scandalisera d'abord les échevins (il faut s'y attendre) comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues. Mais peu à peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire comme les

compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, ſans trop étonner les quarteniers, les dizeniers, & autres officiers de l'hôtel-de-ville.

L'Année littéraire a fait derniérement une aſſez bonne plaiſanterie, en diſant que derriere la nouvelle ſalle du ſpectacle, on trouveroit *le cul-de-ſac la Harpe.* Cela eſt gai. L'auteur de l'incroyable tragédie des *Barmécides* devroit lui-même en rire; car c'eſt toujours quelque choſe, en paſſant dans ce monde, que de donner ſon nom à un *cul-de-ſac* ou à un *impaſſe*, pour quelques rimes ſoi-diſant tragiques.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impaſſe*, on ne s'en eſt point ſervi; & l'on continue à dire *le cul-de-ſac du Fort-aux-Dames*, *le cul-de-ſac des Feuillantines*, *le cul-de-ſac de Jéruſalem*, *le cul-de-ſac du petit Jéſus*, *le cul-de-ſac des Quatre vents*, *&c.*

On avoit commencé à numéroter les maiſons des rues; on a interrompu, je ne ſais pourquoi, cette utile opération. Quel en ſe-

roit l'inconvénient ? Il ſeroit plus commode & plus facile d'aller tout de ſuite chez M. un tel, n°. 87, que de trouver M. un tel au *Cordon bleu*, ou à la *Barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue ; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inſcripteurs les numérotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de M. le conſeiller, de M. le fermier-général, de monſeigneur l'évêque, à un vil numéro, & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux ? Tous reſſemblent à Céſar ; aucun ne veut être le ſecond dans Rome : puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſérite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un ſerrurier qui ſera décédé ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un marquis ſon voiſin dans la ſépulture. On fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé.

CHAPITRE CLXXI.

Penſions.

On a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfans autre choſe que la langue latine. Pluſieurs penſions, où l'éducation eſt complete, ſe ſont formées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pédanteſque qui ailleurs la déshonore. Il étoit exceſſivement ridicule de donner la même éducation à un militaire, à un magiſtrat, à un négociant, à un médecin, & d'éloigner l'étude la plus néceſſaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris des penſions nouvelles, formées ſur un plan raiſonné, où tous les arts ſont admis, où chaque élevo choiſit la ſcience qui doit prédominer dans ſon emploi futur. Ces établiſſemens ſont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les écrivains

ont jetées ſur la déplorable routine de notre univerſité.

Elle ſuit encore aveuglément ces futiles & pernicieux uſages ; mais bientôt elle ne recevra plus dans ſon ſein que les enfans de la derniere claſſe de la ſociété, qui par pauvreté ſeront forcés de s'abandonner à ſa vieille déraiſon.

Les petites penſions de l'univerſité offrent un aſpect ridicule & hideux : la nourriture morale y eſt encore au-deſſous de la nourriture phyſique : là ſe trouvent de malheureux précepteurs, dits *gaſcheux*, dont l'indigence extrême ne ſauroit même atteindre à l'extérieur d'un abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur ; point de poudre ; la figure have & famélique.

Ces latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon ; les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande ; les ſervantes les rebutent ; des écoliers qui

les voient mépriſés, ſe moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir ; ils n'ont ni congé, ni vacance ; ces jour-là ſont pour eux des jours de fatigue ; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au maître de penſion, aux profeſſeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiegles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin : les cuiſtres & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuſe contraint quelquefois le génie naiſſant !

CHAPITRE CLXXII.

Domeſtiques. Laquais.

CETTE armée de domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville où les débordemens ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter tôt ou tard quelque déſaſtre preſqu'inévitable.

On croit l'état très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une antichambre, il faut ſonger qu'il s'eſt formé un vuide dans la province, & que cette population floriſſante de Paris forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la monarchie.

Dans telle maiſon de fermier général, vous

vous trouverez vingt-quatre domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſans ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment monſieur & madame, dans leur magnifique hôtel, prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille* tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente ? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adulateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, & ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant ; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point

encore aſſujetti à une forte taxe ce nombreux domeſtique enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des ſeigneurs eſt ſortie de la caiſſe des fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un comte ou un vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier; & le financier qui regorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie) ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents mille livres de rente; croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main; & crie aux portraits de ſes ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent

aux parens & égrefins de ſa femme, ſe croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere, & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité ! Comment la comédie de *George Dandin* n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés, de cette étrange folie ? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille riche en ſyllabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés ?

Ordinairement un laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec d'autres laquais ; il prend auſſi ſes mœurs, ſon geſte, ſes manieres : il porte la montre d'or, des dentelles ; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'eſt le confident de *monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'eſt ſon proxenete, quand il a une fantaiſie ; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

Il eſt paſſé en proverbe, que les laquais

les plus grands & les plus insolens sont les meilleurs.

Enfin, un laquais *du dernier ton* porte deux montres comme son maître ; & cette insigne folie ne scandalise plus qu'un misantrope.

CHAPITRE CLXXIII.

Les Marchandes de Modes.

RIEN n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des *poufs*, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les semaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie fait à son auteur un nom célebre. Les femmes ont un respect profond & senti pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

La dépense des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'in-

fortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaiſies changeantes ; & il a beſoin de reſſources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il ſeroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités auſſi exactement que le boucher & le boulanger.

C'eſt de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'univers. La fameuſe poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, enfin le *prototype inſpirateur* paſſe de Paris à Londres tous les mois, & va de là répandre ſes graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi : il pénetre à Conſtantinople & à Pétersbourg ; & le pli qu'a donné une main françoiſe, ſe répete chez toutes les nations, humbles obſervatrices du goût de la rue Saint-Honoré !

Tout cela eſt bien fou ! Mais l'uſage, le ſceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout ; il n'y a point de réponſe à

ces mots, *on dit*, *on fait*, *on penſe*, *on s'habille ainſi.*

Les modes ſont une branche de commerce très-étendue. Il n'eſt que le génie fécond des François, pour rajeunir d'une maniere neuve les choſes les plus communes. Les nations voiſines ont beau vouloir nous imiter ; la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne ſongera pas même à nous diſputer cette inconteſtable ſupériorité.

Ces amuſemens de l'opulence enrichiſſent une foule d'ouvrieres ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la petite bourgeoiſe veut imiter la marquiſe & la ducheſſe. Le pauvre mari eſt obligé de ſuer ſang & eau pour ſatisfaire aux caprices de ſon épouſe. Elle ne revient point d'une promenade ſans avoir une fantaiſie nouvelle. La femme du notaire étoit miſe ainſi : on n'ira pas le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfans ; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie réguliérement dans le nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle; tandis que le fecond tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & de là ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuſe boutique; & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable!

Ajoutons ce que dit Monteſquieu dans ſes Lettres Perſannes: " Une femme s'eſt mis » dans la tête qu'elle devoit paroître à une » aſſemblée avec une certaine parure; il faut » que dès ce moment cinquante artiſans ne » dorment plus & n'aient plus le loiſir de » boire & de manger. Elle commande, & » elle eſt obéie plus promptement que ne le » ſeroit le roi de Perſe, parce que l'intérêt » eſt le plus grand monarque de la terre. »

Je voulois donner ici un petit dictionnaire

des modes & de leurs fingularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit ; on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire pour me faire comprendre. La moitié de mon livre, je le répete, aura perdu de ſes couleurs avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle eſt déjà loin de moi.

CHAPITRE CLXXIV.

Maîtres d'Agrémens.

Oui, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir de grands yeux & me témoigner votre ſurpriſe ; nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ſes principes, & ne marche point au haſard,

comme ſur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires ſérieuſes en bagatelles.

Ces maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec ſubtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leur enſeignent à parler gras, comme font nos acteurs, à les imiter ſans les copier, à montrer les dents ſans grimace; & tel s'enferme avec ſon maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choſes importantes.

Voyez entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeuſes & des coëffeurs qui ſe diſtinguent par leur habileté; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là? dit telle femme,

du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation. Et pourquoi ce ton dédaigneux ? Parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenille, & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets ?* Quand on boude, on garde cet habillement le ſoir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

On peut ranger dans la claſſe des maîtres qui enſeignent toutes ces belles choſes, les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable

conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On manqueroit à tous ces documens, ſi l'on ne ſe montroit paſſionnément épris de la moindre nouveauté. Les mets, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur. Un nouvel opéra, une actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de ſe friſer; voilà ce qui bouleverſe tous les eſprits. L'enthouſiaſme gagne & ſe communique en un inſtant; on diroit que les têtes ſont électriques. Tel homme, il y a ſix mois, n'avoit ni ame ni ſentiment. Il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le perſiffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même tems par les maîtres & par les diſciples, que la plaiſanterie la plus outrée ſeroit le talent par excellence, le talent divin & ſublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature ſe ſoit plue à former; mais il

faut qu'il reſte dans cette ſociété : s'il entre chez un homme uni & ſenſé, on ne peut le voir ſans rire, on ne peut l'entendre raiſonner ſans hauſſer les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !

CHAPITRE CLXXV.

Les Bijoux

APPRENEZ encore, M. le Ruſſe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes ; & il y a ſi long-tems que vous devriez le ſavoir ! On a des boîtes pour chaque ſaiſon. Celle d'hiver eſt lourde ; celle d'été eſt légere. L'on a pouſſé cette recherche juſqu'à changer de boîtes tous les jours : c'eſt à ce trait caractériſtique que l'on reconnoît un homme de goût. On eſt diſpenſé d'avoir une bibliotheque, un cabinet d'hiſtoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boîtes & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe ;

c'eſt parmi les hommes opulens une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouterie, qui le diſputent aux boutiques des joailliers; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte!

CHAPITRE CLXXVI.

De la Mode.

Il ne faut que les *feſſes d'un ſinge* pour faire courir tout Paris. Cela eſt vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de miniſtres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever les habillemens, les uſages, les eſprits, les mœurs & même les caracteres de tout un peuple. Figurez-vous les femmes auſteres, triſtes & prudes, ſe relevant le lendemain coquettes, douces & faciles; les principes de la veille abſolument effacés; les opinions

contraires ſe ſuccédant d'un inſtant à l'autre. Tel eſt aux yeux du philoſophe le ſpectacle de la mode.

Cent ans ne ſont pour lui qu'un jour ; & il trouve la race humaine auſſi ſinguliere de changer d'avis deux fois dans un ſiecle, que s'il voyoit un particulier démentir ſon aſſertion une heure après l'avoir expoſée.

La rotation perpétuelle du cercle des événemens lui donne une légere teinture de l'inſtabilité des idées humaines ; & conſidérant les variations infinies de l'eſpece, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invaſion de la folie. L'autorité, la ſageſſe ſont impuiſſantes contre la déraiſon univerſelle. Les ſots ſont les miniſtres de la mode ; ils la reſpectent, ils regardent ſes jeux comme des loix eſſentielles.

Le ſage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles ; mais il ne faut

pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé : il lui eſt très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule ; l'affectation en tout eſt un défaut. Quand, ſous Henri II, on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être déſintéreſſé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne, ainſi que les *concetti*, les *énigmes* & le *burleſque* : puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard, & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembours*, les *charades* ont eu leur tour ; enfin *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms ? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *économiſtes* ne ſont plus, hélas ! Je les ai vu naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelqu'envie de s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *cucurbite*, de parler de l'*eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſilveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur naturaliſte que Moyſe, on a traité ſes *Epoques de la nature* comme un ingénieux roman. Les encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations littéraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile à Paris, de fixer l'admiration publique que de la faire naître ; on briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille ; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit ; & voilà ſoudain l'homme culbuté & le parti diſſous.

CHAPITRE

CHAPITRE CLXXVII.

Remarques.

LA mode dans les grandes maiſons, eſt de dîner, ſon épée au côté; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas: mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllabe. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

Quand on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon dans laquelle on a été admis, il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes: on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

On éleve les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les bains froids; on a pris la cou-

une heureuse de les vêtir légérement & sans ligatures.

Cela est bien fait ; car en général il ne manque aux hommes de Paris, pour être des femmes, que d'avoir des traits doux & des formes arrondies. Une quantité d'ames feminines habitent chez des hommes, à qui il ne ne faut pas demander une sorte d'énergie dont ils sont incapables.

Quand il n'est que petit jour chez madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer ; les volets ne sont qu'à demi ouverts : le petit jour commence à onze heures sonnant.

Quelques femmes à Paris ne se levent que vers le soir, & se couchent lorsque l'aurore paroît ; une femme bel-esprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

La maîtresse de la maison ne parle point des plats qui sont sur la table ; il ne lui est permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés

de Périgueux, du mouton de Ganges & des olives d'Eſpagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

Jamais la renommée n'eut de trompettes plus menteuſes que les journaux imprimés à Paris, & on ne les lit qu'en province.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes : rien de moins commun qu'un officier, non pas honnête, mais modeſte.

Un colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des ſoldats : l'uſage a tellement prévalu, qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de ſouliers reſſemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme. Le comte de *** n'avoit que mille écus de

rente, il donnoit trois mille livres à ſon coureur, & il diſoit, *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

On parle inceſſamment *finances;* mais depuis long-tems on a perdu en France le livre de recette & de dépenſes. On parle encore *de la marine*; mais on ne cite pas *Monteſquieu. C'eſt l'unique choſe*, dit-il, *que l'argent ſeul ne peut pas faire.*

Les riches ne ſont plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait. Des jus & des coulis; voilà la cuiſine nouvelle.

Les hommes, depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laids. Ils ſe coëffent plus ſimplement & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maiſon aſſez riche à Paris pour donner à dîner & à ſouper. La robe dîne, & la finance ſoupe. Les ſeigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

Nos repas ſont un peu triſtes ; on ne boit plus ; on change d'aſſiettes ſans les ſalir ; on médit tout bas à ſa gauche, de celui qui eſt à ſa droite ; une certaine dignité froide a remplacé la gaieté que le vin inſpiroit jadis.

Celui qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités ; & s'il a des talens, ils ne reſteront pas ſans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les ſuperfluités ; ils n'en ont point pour obliger.

C'eſt un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

On donne des penſions ſur les jeux à des femmes de qualité, & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes ſeigneurs ont dans leur bibliotheque *Montaigne* & *Monteſquieu ;* mais

les volumes en ſont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

Tout ſe fait par intrigue; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures, on abyme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

Telle femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à Saint-Sulpice, que de vivre en province.

Divin, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu que d'analyſer les arts de pur ſentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire

qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive* & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a régné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui : ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la grammaire.

Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des colleges & des couvens, certaines femmes ne s'apperçoivent preſque pas qu'elles ſont meres.

On déclame toujours contre les financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuiſiniers; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées!

C'eſt la manie des grands de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête; ce qui s'appelle *toiſer*. Il eſt facile à celui que

cela choque, de les toiſer à ſon tour.

Le toupet & ſa formation ſont une étude pour le petit-maître qui veut trouver ſon front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir ſon toupet d'une maniere qui lui plaiſe, eſt un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes ſans aucune eſpece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choſes importantes.

Un jeune homme dort faſtueuſement ſous un ciel de glaces, pour y contempler à ſon aiſe, & dès qu'il ouvrira la paupiere, ſa figure efféminée.

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée, ſe borne à accommoder ſon maître, a ſoin de la garde-robe, & le ſert à table.

Les traeaſſeries ſont moins fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

Au banquet faſtueux des grands & des riches, il n'eſt pas rare de voir des femmes

ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, ſe plaindre de leur eſtomac; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de ſoixante ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté, enfin une tête fontangée.

Perſonne ne lit plus pour apprendre: on ne lit que pour critiquer.

On recommence à parler de ſon *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

On a beau faire des traités de morale; un drap plus ou moins fin, un galon plus ou moins large, un équipage ou un fiacre, douze valets ou un ſimple domeſtique, une crapaudine de quinze francs au doigt ou un brillant de cinq cents louis, mettront toujours une grande différence parmi les hommes. Cela eſt bien ſot; mais les pauvres mortels jugent ainſi.

CHAPITRE CLXXVIII.

Promenons-nous.

JETONS un coup-d'œil ſur les établiſſemens de nos aïeux : ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé ; & chaque égliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme va ſe repréſenter à ma mémoire ; car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échappper à cette honteuſe célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conſerva juſqu'au tems de Démétrius de Phalere, c'eſt-à-dire, l'eſpace de neuf cents années, le vaiſſeau que monta Théſée, lorſqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A meſure que ce vaiſſeau vieilliſſoit, on remplaçoit les pieces pourries par des

pieces d'un bois neuf; de ſorte que l'on diſputa dans la ſuite ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi c'en étoit un autre. La ville de Paris reſſemble un peu à ce vaiſſeau; on a tant mis de pieces qu'il ne reſte rien de la premiere conſtruction.

Je ſonge que quand je ſerois gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique juſqu'aux tems de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit ſi fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un inſtant; car je ne prouverois autre choſe, ſinon que je tire mon origine d'un *Sicambre;* c'eſt-à-dire, d'un barbare & d'un demi-ſauvage.

Je me rappelle que ſaint Remi, prêt à verſer l'eau du baptême ſur la tête de Clovis, en préſence de ſon armée, lui dit: *baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux! Point de roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes aïeux; point d'eſclave qui ne comptât un roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce Bourgeois qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture de pere en fils ?*

Qui auroit dit au grand Conſtantin, que les plus brutaux des hommes s'aſſeieroient un jour ſur ſon trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires ? Les puiſſantes monarchies ont été fondées par des barbares; & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre !

Notre premiere origine du moins eſt plus noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus, qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauve-garde infame.

En me promenant donc, je voyage dans

l'antiquité. Je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs qui portoient les cheveux longs, & non du peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottans de nos préſidens, conſeillers & jeunes avocats, je me dis, *voilà les Francs.*

J'aime à me repréſenter cette ville ſuperbe ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point des bœufs, ſans me dire, voilà les courſiers du carroſſe du roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char à celui qui conduiſoit Louis XVI, le jour de ſon ſacre,

dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la poſſibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & à la rue Tire-Boudin, je vois ſuccéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-Royal & les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires; & des barques de pêcheurs, l'origine de puiſſances maritimes.

A meſure que le cimetiere des Innocens vient affliger ma vue, j'apperçois auſſi la tour octogone, où l'on faiſoit ſentinelle contre les Normands, dont les incurſions ſubites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets. Là ſe tint le tournois où Henri II fut bleſſé: là ſe battirent depuis & ſe firent juſtice mutuelle les infames mignons de Henri III.

Le quartier de l'Univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les lettres & fonda les écoles: ces écoliers peuplerent la ville; & c'eſt à raiſon de cette population, que

le parlement devint sédentaire sous Philippe le Bel : ainsi les lettres ont toujours été utiles.... Je glisse un peu sur le pavé ; cela me fait souvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des Victoires, je me dis : on voloit en plein jour, sur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un roi qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gousset*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le souverain est représenté en bronze, en a retenu le nom ; & dans cette place des Victoires, qui a si long-tems révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeller ce courtisan (1) qui, selon l'abbé de Choisi ;

(1) Le maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au roi. Il dit : il a de l'aversion pour moi ; eh bien, je la surmonterai, & je serai son favori.

avoit eu le deſſein d'acheter une cave dans l'égliſe des Petits-Peres, de la pouſſer ſous terre juſqu'au milieu de cette place, afin de ſe faire enterrer, & de pourrir religieuſement ſous la ſtatue de Louis XIV, ſon maître, l'*homme immortel.*

Je ne traverſe point la rue de la Féronnerie, ſans voir le couteau ſanglant de Ravaillac ſortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'eſt le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-Neuf; ſon effigie a réjoui ma vue preſque chaque jour de ma vie : mais juſqu'à quand dureront les maiſons ſur les ponts, les marchés infects, étroits & ſans abord, les rues tortueuſes, embarraſſées & mal-propres ?

Et je vois la Baſtille que Charles V fit bâtir, ſans en deviner le futur emploi, & que tout ami des loix ne conſidere point, ſans s'indigner & gémir.

C'eſt tout auprès, & ſur le quai des Céleſtins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul,

Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire : la maiſon royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du citoyen.

Rue des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaiſant, & conſéquemment ſa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ſes libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle ſa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philoſophale ou non; ſes recherches, ſes travaux, & ſes fondations annoncent un homme ſupérieur à ſon ſiecle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au port Saint-Landry, il m'eſt impoſſible de ne pas me ſouvenir que le corps d'Iſabeau de Baviere, cette méchante reine, femme de Charles VI, morte en 1435, fut confié à un batelier qui avoit ordre de le

remettre, ſans autre cérémonie, au prieur de Saint-Denis. Les frais de telles obſeques n'étoient pas conſidérables.

L'égliſe Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, eſt un monument qui a de la grandeur, de la majeſté, & dans lequel je me promene toujours avec plaiſir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obſcurité impoſante qui commande un reſpect religieux.

Le Palais, jadis ſéjour des rois de la troiſieme race, incendié il y a trois ans, eſt rebâti au moment que j'écris. Les magiſtrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conſeillers en robes & en rabats, montés ſur la même mule, débarquer fraternellement ſur les degrés de la grand'-ſalle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite égliſe de Saint-Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée, en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha,

l'hoſtie, des mains du prêtre, en s'écriant ; *quoi, toujours cette folie !* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Ciceron & Virgile. Il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans, mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes. Saint Louis la donna aux chartreux pour exorciſer ces fantômes : depuis ce tems on n'y vit plus de ſpectres ; & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même ſaint Louis ; on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit là que les prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le ſpectacle françois : c'étoit le procureur du roi qui faiſoit la police, & non les gentilshommes de la chambre, qui faiſoient alors le lit du roi, & rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore dauphin,

haranguoit de toutes ſes forces contre Charles le Mauvais, roi de Navarre; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

Rue des Prouvaires, Alphonſe V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'eſt à la Butte-Saint-Roch que la pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte-Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur ſa cime.

Au reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville, ce dont je lui ſais bon gré.

Rue de l'Univerſité, je ſonge aux privileges de cette univerſité, tombés en déſuétude. Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ſes écoles; plus de leçons théolo-

giques, ſcholaſtiques; plus de ſermons. La cour alarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des ſouverains pontifes régiſſoient ce corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumieres. Il ne lui reſte plus, de cette ancienne & incroyable puiſſance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battans chez le roi, & ſe promene dans Paris tous les trois mois, comme le monarque des eſprits : c'eſt ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de ſottiſe. S'il meurt pendant ſon rectorat, l'univerſité a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la ſuite des rois. L'univerſité toutefois a donné l'idée des poſtes.

Je me rappelle en riant, au ſujet des droits du recteur, que Jules II menaçoit de jeter un interdit ſur le royaume, & de citer Louis XII, le clergé de France & le parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, parce qu'elle

donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemi.

La nouvelle église Sainte-Geneviève me prouve que dans tous les tems on a demandé à cette sainte bergere la guérison des princes & des rois, ainsi que de la pluie dans la sécheresse, & du beau tems dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long-tems.

Dans l'ancienne église, j'ai baisé pour mon compte la châsse découverte de la sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit; & je me souviens d'un bont mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je dis : Louis XIV avoit une furieuse passion pour l'architecture; car, malgré tout son orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'instar d'un souverain; & néanmoins le dessin de Claude Perraut, quoique médecin de pro-

feſſion, fut heureuſement préféré; & c'eſt d'un tel homme que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer!

Ah! ſi Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le cardinal de Lorraine, revenant du concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors ſa craintive éminence ſe ſauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & de là ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

Et le puits d'Amour, rue de la Truanderie! Je le regarde avec reſpect; c'étoit l'autel où les amans du bon vieux tems ſe juroient & ſe gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre, étoit

Phôtel de Rambouillet, bureau d'eſprit, où ſiégeoit mademoiſelle de Scuderi. On n'y traitoit pas des queſtions profondes, politiques, métaphyſiques, &c. mais la converſation y étoit gracieuſe, légere, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politeſſe.

Le burleſque Scarron, qui eut pour ſucceſſeur le grave Louis XIV, lequel épouſa ſa veuve, prude dangereuſe s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-maître des templiers; & ce ne fut pas la ſeule victime. Le cruel Philippe le Bel ſe rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la poſtérité. Leurs privileges & leurs poſſeſſions, leur ton qui viſoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe le Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires : leurs biens-meubles furent confiſqués au profit du comte de Provence. Quelle horreur!

C'eſt dans la vieille rue du Temple que

fut assassiné par le duc de Bourgogne le duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI, qui, quoiqu'en démence, porta toujours le sceptre.

Et quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege dans le commencement du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce tems-là ! & avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue & perfectionnée de nos jours !

Fuyons ce passage, *c'est la Morne;* c'est ce petit caveau où l'on dépose les corps morts dont la justice se saisit, le tout pour qu'on puisse les reconnoître. La populace est avide de cet affreux spectacle; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse représenter.

Qui croiroit de nos jours, que l'église de S. Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les assassins ? Rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve.... On ne peut traverſer cette place ſans faire, malgré ſoi, des réflexions ſur notre juriſprudence criminelle, qui, par ſon imperfection, contraſte ſi honteuſement avec les lumieres de notre ſiecle.

Quand je paſſe la riviere au quai Malaquais ou des Quatre-Nations, il me revient en mémoire le diſcours de ce batelier qui, tenant Henri IV dans ſon bateau, & ne le connoiſſant pas, diſoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins. *Il y a des impôts ſur tout, juſqu'à ce miſérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.... Le roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là?... Le roi eſt un aſſez bon homme*, repliqua le batelier; *mais il a une maîtreſſe à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets! & c'eſt nous qui payons tout cela: paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui; mais on dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres.* Voici mon autorité: *Eſſais ſur Paris*, de Sainte-Foix, tome III, page 278.

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guiſe qui, manquant de le faire priſonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne ſur ſa tête, & de commencer en ſa perſonne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynaſtie, la France auroit pris ſans doute une toute autre forme, une combinaiſon différente; les hiſtoriens & hiſtoriographes de France n'auroient pas manqué de.... Mais il ne s'agit point ici de cela; paſſons à un nouveau chapitre.

CHAPITRE CLXXIX.

La Sainte-Chapelle.

VOYONS la Sainte-Chapelle, fondée par ſaint Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis le Gros.

Nicolas Boileau Deſpréaux, placé ſi mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y eſt enterré préciſément ſous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vitraux, qui ont plus de ſix cents ans, & qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le ſiecle des Croiſades. Les idées ſingulieres qui régnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même ſiecle, l'empereur Baudouin ayant beſoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de ſa chapelle; & le *dévot* Louis, roi de France, dans la joie de ſon ame, crut faire une excellente acquiſition, en payant *deux millions huit cents mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance dont le côté adorable de Jéſus-Chriſt fut percé, une partie de l'éponge qui ſervit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira, pour une ſomme à peu près pareille, la couronne d'épines, qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala ſon ivreſſe extatique, quand il put raſſembler dans une châſſe ces précieuſes conquêtes.

La nuit du 10 mai 1575, une main ſacrilege déroba le morceau de la vraie croix : quelle déſolation ! On mit des gardes aux portes ; on fouilla tout le monde ; on fit une proceſſion générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique ; on ne retrouva point les voleurs ni le vol : on publia que la reine-mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour conſoler la douleur publique, on puiſa dans le coffre un ſecond morceau de la vraie croix, mais hélas ! bien inférieur au premier en longueur, largeur & groſſeur. On l'enchâſſa dans une croix toute ſemblable à celle qui avoit été enlevée : cette croix eſt la même que l'on expoſe aujourd'hui à la vénération des fideles.

Le chef de ſaint Louis eſt dans cette égliſe : il appartenoit au tréſor de Saint-Denis ; mais le roi Philippe le Bel obtint du pape, que le chef & une côte de S. Louis ſeroient tranſportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins,

pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui ſe lamentoient ſur cette perte, on laiſſa au tréſor la *mâchoire* inférieure de ce chef.

Le chantre porte au haut de ſon bâton, une tête antique de l'empereur Titus, qu'on a métamorphoſée en tête de ſaint Louis, à raiſon de quelques traits de reſſemblance.

Ainſi l'empereur Titus aſſiſte tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'empereur Titus ne s'y attendoit pas!

La nuit du jeudi au vendredi-ſaint, on expoſe publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, ſous le nom de poſſédés, accourent en foule, & font mille contorſions en paſſant devant la relique: on les tient à quatre; ils grimacent, pouſſent des hurlemens, & gagnent ainſi l'argent qu'on leur a diſtribué.

On tolere ce ſpectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'eſpérance de la

guériſon miraculeuſe de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reſte.

Pluſieurs de ces prétendus poſſédés, qui ne hurlent qu'à minuit précis, au moment que l'on tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques; elles ſont ſenſées la pure inſpiration du diable.

J'y ai entendu, en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jéſus-Chriſt & de ſa divine Mere; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble & ne formant qu'une ſeule voix: eh bien! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe & dériſoire. Ce fut pour moi, & pour toute l'aſſemblée, un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement & d'une voix de tonnerre le Dieu du temple, inſulter à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les invectives les

plus atroces ; tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

La populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre, *c'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix (& huit hommes le contenoient à peine) ces blaſphêmes devinrent ſi outrés, ſi épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'égliſe, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuſe. Imaginez une garde publique, qui préſide cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un ſiecle tel que le nôtre !

Inſenſé ou maniaque, ou ſimplement acteur ſoudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce perſonnage. Ceux qui auront été préſens, & qui ſe rappelleront ſes licentieuſes paroles, doivent confeſſer qu'il pouſſa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que ce qu'ils avoient vu & entendu la nuit.

L'année

L'année ſuivante, le beau monde ſe rendit en foule, pour voir la ſeconde repréſentation de cette curieuſe comédie, devenue fameuſe par le récit fidele des aſſiſtans. On attendoit *le grand acteur*: mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé la bouche : le diable ſe tut conſéquemment. Il n'y eut que des convulſionnaires ſubalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils *un petit blaſphême*. Le diable avoit épuiſé l'année précédente toute ſa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela ſe paſſe à Paris, dans le dix-huitieme ſiecle ? Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en ſais rien, & bien d'autres ſeroient embarraſſés à répondre.

CHAPITRE CLXXX.

L'égliſe de Sainte-Genevieve.

A DIEU ne plaiſe que je me moque de ſainte Genevieve, patronne antique de la

capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemiſes à la châſſe de la ſainte, lui demander la guériſon de toutes les fievres, & boire en conſéquence de l'eau mal-propre, qui ſort d'une fontaine réputée miraculeuſe. Mais les échevins, le parlement & les autres cours ſouveraines lui demandent bien de la pluie dans la ſéchereſſe & la guériſon des princes ! Quand ils agoniſent, on découvre, alors la châſſe par degrés, comme pour laiſſer échapper plus ou moins de vertu efficace, ſelon le danger. Quand il eſt extrême, alors la châſſe eſt expoſée toute nue.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au ſaint ſacrifice de la Meſſe, pour ſe proſterner devant la ſainte bergere ! Le ſourire naît d'abord involontairement ſur les levres ; mais quand je vois ſur le viſage des dévots la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brûle leur cœur ; quand j'y lis les ſentimens d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime ; je me

reproche de ne point partager ces consolantes émotions. La raison & la philosophie ne mettent rien à la place de ces heureuses & profondes illusions.

Oui, tel savetier meurt d'amour pour sainte Genevieve, la consulte dans ses chagrins, l'invoque dans ses peines, l'appelle dans ses afflictions, & ressent les transports de la passion la plus enthousiaste. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en présence de la châsse, de ces voluptés extatiques.

Je sais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus resplendissans devant l'objet de leur tendresse. J'ai vu couler des pleurs; j'ai entendu des sanglots, des soupirs qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame; & j'ai respecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à sa misere. Il prie avec ferveur; il prie de toutes ses forces: son cœur se fond, s'amollit, se répand; & l'ame du philosophe reste quelquefois seche & aride, même lorsqu'il veut s'élever vers un culte plus sublime

& plus pur. . . Je retournerai au pied de la châsse de sainte Genevieve ; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je respecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme présenter trois chemises au robuste Irlandois qui, au moyen d'une longue & pesante gaule, atteint à la châsse de la sainte, très-exhaussée. Les chemises ayant suffisamment frotté les parois de la châsse, redescendirent ; mais la femme soutint que la chemise du milieu n'ayant point touché la châsse, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuse. Elle obligea l'Irlandois à reporter séparément la chemise du milieu au bout de la gaule : pour cette fois, le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisa de jeter son argent dans un tronc voisin ; l'Irlandois soutint que cet argent devoit être mis dans un plat, & pas dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise ; la femme emporta ses chemises sans s'embarrasser de ses murmures, & elle disoit en s'en allant : *elles ont bien touché à la châsse, je m'en vante !*

Curieux enſuite de lire des billets écrits, & appliqués aux colonnes voiſines; je m'approchai & je lus :

On recommande à vos prieres une jeune femme environnée de ſéducteurs, & prête à ſuccomber.

On recommande à vos prieres un jeune homme qui voit mauvaiſe compagnie, & qui découche.

On recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres philoſophiques.

On bâtit une magnifique égliſe, pour placer cette châſſe ſous une ſuperbe coupole; elle coûtera bien douze à quinze millions & au-delà. Quelle énorme & inutile dépenſe, qu'on auroit pu appliquer au ſoulagement des miſeres publiques ! Et quel temple peut-on élever, diſent les ſaintes Ecritures, à celui qui a le ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied ? Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la ſainte. On y travaille depuis trente années. Les os de Def-

cartes repoſent dans l'ancien temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châſſe qui opere des miracles ? Quel alliage ! Sainte Genevieve & Deſcartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que diſent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Deſcartes n'a point de châſſe.

CHAPITRE CLXXXI.

Noviciat des Jéſuites.

O CHANGEMENT ! ô inſtabilité des choſes humaines ! Qui l'eût dit, que des loges de francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer, au noviciat des jéſuites, dans les mêmes ſalles où ils argumentoient en théologie ; que le *grand Orient* ſuccéderoit à la *compagnie de Jéſus* ; que la *loge* philoſophique *des neuf ſœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfans de Loyola ; que M. de Voltaire y ſeroit reçu franc-maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adreſſeroit ces vers heureux :

Qu'au ſeul nom de l'illuſtre frere,
Tout maçon triomphe aujourd'hui :
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin, ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit ſaint François-Xavier ?

O renverſement ! Le vénérable aſſis à la place du P. Griffet, les myſteres maçonniques remplaçant..! Je n'oſe achever. Quand je ſuis ſous ces voûtes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil, ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtrumens, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand Architecte de l'univers : il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition ; car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient

bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs ; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque tems, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante : mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

O jéſuites ! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre P. la Chaiſe enveloppoit ſon auguſte pénitent dans ſes menſonges les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ? Vous avez été les ennemis obſtinés de

(1) Les jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir, dans les papiers dont Sa Majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſemens ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux ; puis mes ruſés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue eſt très-vraie.

la lumiere bienfaiſante de la philoſophie ; & des philoſophes ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chûte rapide ! Les francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur !

CHAPITRE CLXXXII.

Piliers des Halles.

SOUS les piliers des Halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir ; il eſt verd ou violet, & votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſommante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'eſt un piaillement qui vous aſſourdit, juſqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers.

Quelquefois ces drôles-là ſaiſiſſent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui; ils ſe font un paſſe-tems de ce jeu indécent: on eſt obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur inſolence; mais ils ſont incorrigibles.

Vous y trouvez auſſi de quoi meubler une maiſon de la cave au grenier, lits, armoires, chaiſes, tables, ſecretaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces fripiers, ou leurs ſœurs,

ou leurs tantes, ou leurs couſines vont tous les lundis à une eſpece de foire, dite du *Saint-Eſprit*, & qui ſe tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

Les petites bourgeoiſes, les procureuſes, ou les femmes exceſſivement économes y vont acheter *bonnets*, *robes*, *caſaquins*, *draps*, & juſqu'à des *ſouliers* tout faits. Les mouchards y attendent les eſcrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des ſerviettes & autres effets volés. On les y pince, ainſi que ceux qui s'aviſent d'y filouter. Il paroît que le lieu ne leur inſpire pas de ſages réflexions.

On diroit que cette foire eſt la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'Amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* ſont épars, & forment des tas où l'on peut choiſir. Ici, c'eſt la robe de la préſidente défunte, que la procureuſe achete : là, la griſette ſe coëffe

du bonnet de la femme-de-chambre d'une marquiſe. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemiſe.

L'*acheteuſe* ne ſait & ne s'embarraſſe pas d'où vient le *corſet* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, ſous l'œil même de ſa mere, revêt celui avec lequel danſoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout ſemble purifié par la vente ou par l'inventaire après décès.

Comme ce ſont des femmes qui vendent & qui achetent, l'aſtuce eſt à peu près égale des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtemens féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir, tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement ; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.

CHAPITRE CLXXXIII.

Rue Tirechappe.

SORTANT des piliers des Halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi ? me demandera-t-on. Parce qu'ils y compoſent un habit, à peu près comme un tragique moderne compoſe une tragédie françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite, où pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & ſous toutes les formes poſſibles; & à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le ſcientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil eſt ſûr; il ſait combien il faut de morceaux pour la facture de ſon habit, & il en a la coupe toute imprimée dans ſon cerveau. Il fait la leçon au tailleur ſurpris & mécontent,

lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle juſteſſe ! quelle préciſion ! Le tailleur ſe tait, admire ; & comme il a rencontré ſon maître, il ſe contente du prix pour la façon.

Cette rue ſemble renfermer un peuple juif, tant il eſt ſale & preſſé. C'eſt la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magaſins ſont comblés ; on ne ſait où couche toute la maiſon : les cloiſons ſont formées de leurs marchandiſes, qui montent juſqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes ſervent de rideaux, & tous dorment enſevelis ſous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi ; & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon, on le porte à la croiſée, dont les carreaux ſont enduits d'une craſſe lucrative.

Ce peuple juif eſt riche ; il défile du matin au ſoir des morceaux d'étoffes de ſoie & de coton. Ils ſont de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

CHAPITRE CLXXXIV.

Le Chiffonnier.

Je l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de ſon croc, ramaſſe ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans ſa hotte ? Ne détournez pas la tête ; point d'orgueil, point de fauſſe délicateſſe. Ce vil chiffon eſt la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le tréſor précieux de l'eſprit humain. Ce chiffonnier précede Monteſquieu, Buffon & Rouſſeau.

Sans ſon croc, mon ouvrage n'exiſteroit pas pour vous, lecteur. Ce ne ſeroit pas un grand mal. D'accord ; mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît ſi vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui ſervira à conſerver les flammes de l'éloquence, les penſées ſublimes, les traits

généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotiſme.

Toutes ces idées volatiles vont ſe fixer auſſi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images, tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, ſe colleront; & malgré la nature, qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront déſormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonnier!

CHAPITRE CLXXXV.

Rue de la Huchette.

UNE maiſon de quatre étages, toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 7 février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de ſix ans, que deux poutres, en ſe croiſant heureuſement ſur ſa tête, avoient préſervé de la mort; il n'avoit pas la plus légere contuſion.

Les Turcs qui vinrent à la ſuite du dernier ambaſſadeur

ambaſſadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris que la rue de la Huchette, à raiſon des boutiques de rôtiſſeurs, & de la fumée ſucculente qui s'en exhale. On dit que les Limouſins y viennent manger leur pain ſec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites; les broches ne déſemparent point le foyer toujours ardent. Un tourne-broche éternel, qui reſſemble à la roue d'Ixion, entretient la torréfaction. La fournaiſe des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuſe, par la conſtruction de ſes antiques maiſons, toutes de bois, l'incendie ſeroit inextinguible.

CHAPITRE CLXXXVI.

Le Gros-Caillou.

CE lieu peuplé de guinguettes eſt ſur le bord de la riviere, au-deſſous des Invalides.

Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Parisiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or; mais c'est un manger délicieux, quand elle n'est pas manquée. Les cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier qui sait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main grossiere qui manie l'aviron. Les cuisiniers ont beau être jaloux; ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte: ainsi l'ordonne tout maître friand ou connoisseur.

On a voulu, au commencement de la guerre, bâtir une frégate au Gros-Caillou, pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations sur mer. Le peuple, émerveillé de la nouveauté de ce spectacle, arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déjà que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élancer, de ces plages pacifiques, sur l'Océan, & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prêtoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déjà les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sols aux curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon françois... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate, & l'espérance superbe des armateurs.

Ne seroit-ce pas là en petit la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes ? *Videbimus infra.*

CHAPITRE CLXXXVII.

Quartier de la Cité.

Le premier & le plus ancien de Paris. C'est une isle qui n'a que cinq cents toises de longueur. Cette ancienne cité des Parisiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'hôtel-Dieu, les Enfans-trouvés, le Palais, & près de vingt églises : l'orfévrerie & la bijouterie

y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Parisien. La *ciselure* & *le guillochage* soumettent tous les bijoux de l'Europe à passer par ses mains. Il regne par la *gravure*.

Le quai des Orfevres offre ensuite une longue file de boutiques resplendissantes de pieces d'argenterie ; c'est un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité ; on y est convaincu par ses propres yeux, que cette ville s'est formée au hasard & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maisons.

Chacun a d'abord choisi son emplacement d'après les édifices publics, les temples, les places ; on n'a jamais songé à l'alignement des rues, c'est-à-dire, à l'agrandissement futur de la ville : de là les places resserrées, les angles, les détours, l'étranglement des issues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aspect désagréable de maisons petites,

écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtimens qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

Dans les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné ; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits ; ils ſont vaſtes & réguliers ; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui eſt devenue après pluſieurs ſiecles le chef-lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

CHAPITRE CLXXXVIII.

L'Isle Saint-Louis.

CETTE isle étoit autrefois partagée en deux par un petit bras de la riviere. On a joint les deux isles. C'eſt un quartier qui ſemble avoir

échappé à la grande corruption de la ville ; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les bourgeois ſe ſurveillent ; les mœurs des particuliers y ſont connues : toute fille qui commet une faute, devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans le quartier. Rien ne repréſente mieux une ville de province du troiſieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit :

L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Isle.

On entre dans cette isle par trois ponts. Le Pont-Marie, qui y communique, portoit cinquante maiſons uniformes & profondes de quatre toiſes. Un débordement de la Seine (je le répete) emporta, le premier mars 1658, deux arches & vingt-deux maiſons. Avis renouvellé aux maiſons placées ſur des ponts, & que les inondations ont encore épargnées.

CHAPITRE CLXXXIX.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncemens qui ſe ſont faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a environ ſept ans, ont forcé le gouvernement à porter ſon attention vers les carrieres. Les premiers ſoins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

Au mois de juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtimens du roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorſque dans le même mois, des remiſes, dans une maiſon rue d'Enfer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On ſuivoit la réparation de cette maiſon, & l'on commençoit des recherches avec une ſomme aſſez modique, quand, le 27 juillet 1778, ſept perſonnes furent englouties dans

les ruines d'une carriere à plâtre près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement : on viſita ces carrieres, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer long-tems & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingt pieds d'épaiſſeur, annonçoient une ruine prochaine. Auſſi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncemens affreux, ſous leſquels étoient enſevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrieres étoient encore plus élevés que ceux de Meſnil-Montant ; ils avoient juſqu'à ſoixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui exiſtoient.

Le danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les ſecours & a ſervi à éviter de plus grands déſaſtres.

On a comblé le vuide effrayant de ces carrieres, & affaiſſé les terres & les montagnes ſur elles-mêmes, en briſant les piliers par la mine. Ce fut un ſpectacle curieux & nouveau, que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline conſidérable s'abaiſſer, &, d'après l'expreſſion populaire, *faire la révérence.* Il y eut juſqu'à quarante piliers briſés d'un ſeul coup de feu.

Paris eſt environné de carrieres, parce qu'on n'a pu conſtruire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du ſein de la terre. Il y a des excavations conſidérables ſous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, du côté de Chaillot, de Paſſy & de l'ancien chemin d'Orléans.

Curieux de viſiter ces carrieres abandonnées, j'y ſuis deſcendu par les caves de l'Obſervatoire.

Jadis un portier hableur vous faiſoit voyager pendant deux heures dans une eſpece de labyrinthe, ſous l'enceinte de l'Obſervatoire

ſeulement, & vous perſuadoit fauſſement que vous étiez ſous telle ou telle rue. Dans un endroit où il ſe forme des ſtalactites, il crioit aux crédules Pariſiens : *vous voilà ſous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlataniſme. Tels étrangers ont cru avoir paſſé ſous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Obſervatoire.

On a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres ; c'eſt par cette iſſue nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces ſouterreins longs & ſpacieux. Je puis aſſurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'eſt une ville ſouterreine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé : mais quand on y voit des crevaſſes, & que l'on réfléchit ſur quoi porte le ſol d'une partie de cette ſuperbe ville, un frémiſſement ſecret vous ſaiſit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

Des cavités, des ciels à demi briſés, des

enfoncemens qui n'ont pas encore percé à jour, des fontis, des piliers écraſés ſous le poids qui les preſſe & qui menacent ruine, de doubles carrieres, ſur leſquelles portent à faux les piliers de la premiere ; quel coup-d'œil ! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui repoſent ſur cette croûte incertaine.

Le péril, il eſt vrai, diminue chaque jour, parce que l'adminiſtration a pris les meſures les plus ſages pour obvier au mal. Il étoit impoſſible d'étayer tout de ſuite un vaſte fauxbourg : on a été au plus preſſé, on a aſſuré la voie publique, puis on en viendra aux maiſons des particuliers.

D'abord on alloit au haſard, on établiſſoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides, ſoit ſous des champs, ſoit ſous des jardins : on ne faiſoit rien aux endroits écraſés, même ſous les rues ; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reſte de maſſe qui empêchât de ſuivre les voies & les

découvertes, on retournoit encore ſur ſes pas. Voilà comme on dépenſoit beaucoup d'argent ſans parer aux dangers.

Il n'en eſt pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtimens du roi : on a d'abord adopté le ſyſtême de réparer la voie publique; plus elle eſt en danger, plus on s'en occupe. On paſſe directement à travers les enfoncemens, en ſuivant les rues; non-ſeulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour ſavoir ſon étendue, afin de le réparer ſûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenſes, qui étoient interceptées par ces enfoncemens.

On fait de même pour des reſtans de maſſes; on paſſe auſſi à travers, ſans ſe déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage, en ce qu'elles ne conſtituent pas l'adminiſtration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour paſſer autour de ces maſſes, & aller ſur le derriere rejoindre la direction de la rue; & en ce que la pierre qui ſort de ces ouvertures, ſert à conſ-

truire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal qui ne ſe ſeroit manifeſté qu'après quelqu'accident fâcheux.

Deux cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a fermé l'ouverture de ſa carriere. Pluſieurs de ces carrieres ont été réunies ; quelques-unes ſont reſtées entourées de maſſes. Pendant la premiere année de travail on regardoit ces maſſes comme non fouillées : mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le ſyſtême de deux galeries qui ſeroient ſuivies à travers le roc & les enfoncemens, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maiſons, & ſont conſolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un eſt placé ſous les murs de face qui ſont ſur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues, & l'on ſera en état de faire connoître aux particuliers le deſſous de leurs propriétés. Le projet du gouvernement eſt de forcer chacun

d'eux à faire ſes réparations, lorſqu'il y aura du danger.

Il eſt vrai que ce travail important n'eſt avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal exiſte dans les autres quartiers. Mais on fouille, on creuſe, on avance; & en ſuivant une ligne droite, on s'aſſure de l'état des choſes.

Tous les quartiers qui avoiſinent la riviere paroiſſent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter; mais Paſſy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inſpirer ici des frayeurs déplacées, mais repréſenter en hiſtorien fidele ce que nous avons vu. Aucune maiſon n'a fléchi, ſi ce n'eſt une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal, nous annonçons le remede. L'adminiſtration vigilante a employé tous les moyens capables de raſſurer les eſprits alarmés.

Il ſeroit inutile de taire ce que tout le

monde ſait. L'homme eſt par-tout environné de dangers phyſiques; mais le moins probable de tous, eſt celui qu'on a voulu groſſir dans quelques brochures étrangeres, en repréſentant la ville de Paris comme prête à deſcendre avec tous ſes habitans dans une abyme ſans fond.

C'eſt une de ces images qui prêtent à la poéſie deſcriptive. Mais cette image n'en eſt pas moins fauſſe, moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choſes. Nous n'avons rien négligé pour nous aſſurer du degré du danger, & nous ne l'eſtimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération préſente.

CHAPITRE CXC.

Les J'ai vu, & les Je n'ai point vu.

Je n'ai point vu le diacre canoniſé en 1720, qui faiſoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par

les autres ; mais j'ai vu les champions de Janſenius & les diſciples de Molina diſputer pour la grace *efficace* ou *ſuffiſante*, avec un acharnement que l'arme du ridicule, dans les mains d'Ariſtophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

Mais bientôt ces abbés, qui *ergotoient* en grands théologiens, ſont devenus des petits-maîtres, aimables, qui prennent la tonſure pour obtenir un bénéfice, qui paſſent gaiement leur tems à parcourir les ſociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paiſible les biens de l'égliſe, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'aviſoit de dire, en les voyant : ces meſſieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guittare, qui graſſeyent une chanſon, ſont tous *ſimoniaques ;* les dames ſe feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! lorſque nous avons conclu avec monſieur un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur

faveur de M. le jeune prieur au teint de roſes, nous avons participé à la *ſimonie*.... Ah, que cela eſt drôle !

J'ai vu les *convulſionnaires ;* & dans quel tems ! Du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'abbé Raynal, de d'Alembert : ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces ſages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de tems avant ſa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit ; c'eſt-à-dire, donner 400 en obligations, pour avoir 100 en argent : mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaiſſelle à l'hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit dans une liſte imprimée, & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols pour le ſoulagement de l'état.

Je n'ai point vu le cardinal de Fleuri ſigner

ſoixante mille lettres de cachet pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre jéſuitique coupé dans ſes racines, & effacé peu à peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche : le roi de Pruſſe & l'impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils connoiſſent très-bien & leur politique & leur eſprit.

Je n'ai point vu l'empiriſme de *Laws* donner les convulſions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François; mais j'ai vu la doctrine du ſieur *Quenai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faiſoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers.

Je n'ai point vu la France dans ſon état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoi; mais j'ai vu une eſpece de guerre inteſtine & puérile entre la cour

& la magiſtrature. J'ai vu deux exils de parlement ; & cette lutte petite & ridicule a plus ſéparé les cœurs du trône que tous les autres déſaſtres.

Je n'ai point vu les débats ſanglans pour la ſucceſſion de l'empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entrepriſes, mal conçues, & qui prouvent que la connoiſſance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-tems.

Je n'ai point vu l'hôtel-de-ville fermé, & le paiement des rentes ſuſpendu ; mais j'ai vu un miniſtre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briſer ceux de ſes voiſins, & faire des opérations vraiment *cartouchiennes*. Qui le croiroit ? il paſſa encore pour un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent ; car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reſtoit au monarque.

J'ai vu la morgue pédanteſque des économiſtes, de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une ré-

génération univerſelle, ſans ſonger au fondement des loix politiques. Leur emphaſe ridicule, leur ſtyle dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces, qu'il avait fait adopter au miniſtere. Et celui-ci, ſatisfait de rejeter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'ai vu les encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talens & même de l'eſprit, qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculiſés à leur tour, pour avoir manqué d'eſprit, en voulant dominer tous les eſprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a très-bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les états d'un tempérament robuſte : mais j'ai vu deux

mutineries d'écoliers ; l'une, *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas* ; (1) & l'autre, pour *obliger*, à ce qu'il paroît, *le monarque à deſtituer ſon miniſtre qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un exempt : dans la ſeconde, on vola les pains chez les boulangers ; & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorſque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile ! Le récit des *cauſes* appartient à l'hiſtoire.

J'ai vu enfin le même roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à ſa mort. Etoit-ce là le même peuple qui

(1) On avoit chargé les exempts de police d'enlever les enfans vagabonds & mendians ; ils mirent en *charte privée* quelques enfans de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parens : dans le même tems il y avoit des *fours*, c'eſt-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adreſſe ; ils n'en ſortoient qu'après avoir ſigné un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

s'étoit montré enthousiaste de son monarque ; qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens, pour obtenir sa guérison lorsqu'il étoit malade à Metz ? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolument contraires ? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence ? Ce qu'il étoit ? Voici ma réponse.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée ; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes ; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe : ces touches, hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins, l'œil assez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir ?

J'ai vu le caractere du roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente

ans, & n'être pas encore ſaiſi. Quel homme cependant, dont la vie fut plus publique ?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute ſouvent de la vérité de l'hiſtoire, lorſqu'elle nous parle de certains déſordres dans les gouvernemens. Ces faits incroyables paſſent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que pluſieurs autorités viennent à l'appui de l'hiſtorien, pour qu'il oſe peindre ce qui a été. Je ne haſarderai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemblant les ſénateurs pour ſavoir à quelle ſauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le ſénat que nous l'imaginons. Nous avons vu des choſes auſſi extraordinaires, ſans y faire beaucoup d'attention, &c. &c. &c.

Mais j'entends ſoutenir d'un côté, que la France poſſede aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations ; & j'entends ſoutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ſes finances au niveau

de celles d'Angleterre ; que la France a moins de finances que les autres états ; qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin j'entends vanter la politique des états, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on ſauroit par la banque, ajoute-t-on, quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'état : connoiſſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au gouvernement, puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

Voilà les queſtions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en réſultera-t-il, puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée ? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre ? Mais l'état en Angleterre eſt ſolidaire : tous les citoyens de France ſe rendroient-ils ou pourroient-ils

ſe rendre ſolidaires de même ? Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite de deux ſonnets.

CHAPITRE CXCI.

Amour du Merveilleux.

Un homme à Londres annonce publiquement, que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places ? On ne peut accuſer les Anglois d'une ignorance crédule ; mais l'amour du merveilleux a agi ſur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun ſe diſoit : il n'eſt pas poſſible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorſqu'il invite avec éclat tout un public, lorſque des affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodi-

gieux tour de force. Quand l'opérateur ſe trouvera ſous les yeux d'une nombreuſe & reſpectable aſſemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-deſſous quelque choſe d'extraordinaire, & qui ne ſe devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier : *venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte*, on lui auroit ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée & collée, au moyen de l'aſſurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun ſe diſoit ſecrétement : *on ne ſauroit ſe jouer à ce point d'un public reſpectable.* Tel eſt le peuple ; il ne croit pas qu'on puiſſe le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme emportant l'argent des curieux, & laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene ne vint à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans ?

Depuis, un faiſeur de miracles, ſans y

ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris ; & ſans la police, on en faiſoit ſubitement un dieu (1). Depuis, un enfant *a vu ſous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un chanoine d'Etampes a demandé cent mille

---

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Ciſeaux, trente mille hommes diſoient : *c'eſt un prophete, il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie, mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire, en ſilence. Le *guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple : il étoit devenu *prophete* à ſon grand étonnement & comme par haſard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant parti, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence & plus de tranquillité dans la multitude.

livres d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air ;* & les cent mille livres ont été dépoſées chez un notaire.

L'amour du merveilleux nous ſéduit donc toujours ; parce que, ſentant confuſément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre eſt reçu avec tranſport.

Un *peut-être* qui ſe paſſe en nous, nous fait eſpérer quelque choſe de nouveau ; & voilà pourquoi l'enthouſiaſte frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, ſon aſſurance, ſon œil enflammé, ſon air prophétique feront tomber dans le piege, juſqu'à celui qui le connoît.

Les convulſionnaires ont fait des tours de force, qui ſurpaſſent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le ſecret ; auſſi ces contorſions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides & les eſprits les plus en

garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont quelque chose de vraiment extraordinaire, quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme & le desir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque chose de surnaturel, il est très-excusable.

Un poëte nommé *Guimond de la Touche*, auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, est mort à Paris, pour avoir vu des convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans son délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes; & ne sachant à quelle cause les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour son ame sensible.

Une secte nouvelle, composée sur-tout de jeunes gens, paroît avoir adopté les visions répandues dans un livre intitulé *les Erreurs & la vérité*, ouvrage d'un mystique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette ſecte eſt travaillée d'affections vaporeuſes; maladie ſinguliérement commune en France depuis un demi-ſiecle; maladie qui favoriſe tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du ſurnaturel. Selon cette ſecte, l'homme eſt un être dégradé, le mal moral eſt ſon propre ouvrage; il eſt ſorti du *centre de vérité;* Dieu par ſa clémence le retient dans la *circonférence*, lorſqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini; le *cercle* n'eſt que l'exploſion du *centre :* c'eſt à l'homme de ſe rapprocher du *centre* par la *tangente.*

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les ſectateurs de ces idées creuſes vivent dans la plus rigoureuſe continence, jeûnent juſqu'à tomber dans le maraſme, ſe procurent ainſi des rêves extatiques, & éloignent toutes impreſſions terreſtres, afin de laiſſer à l'ame une liberté plus entiere & une communication plus facile avec le *centre de vérité.*

L'activité de l'eſprit humain qui s'indigne de ſon ignorance; cette ardeur de connoître

& de pénétrer les objets par les propres forces de l'entendement ; ce ſentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoiſſances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette inveſtigation des choſes inviſibles ; plus elles ſont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & ſe confie aux myſteres. Le monde imaginaire eſt pour lui le monde réel.

CHAPITRE CXCII.

Fumier.

Le fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il ſert à féconder les marais des environs, où croiſſent la ſalade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation eſt forcée, contractent preſque toujours un goût déſagréable, que leur donne ce

moyen factice, employé pour leur procurer un accroiſſement précoce. L'oſerai-je dire ? il en eſt de même des eſprits : on les fume en quelque ſorte ; c'eſt-à-dire, qu'on les pouſſe, qu'on les ſurcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition faſtueuſe ; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Pluſieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des diſpoſitions dans leurs enfans ; ils ruinent leur ſanté, pour en faire des ſavans. Les malheureux prix de l'univerſité achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'eſt là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés ſur l'écolier qu'embraſſe le premier préſident. Auſſi le Pariſien, qui en général a de l'eſprit à dix-huit ans, eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuiſé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.

CHAP.

CHAPITRE CXCIII.

Jardinage.

Le jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyau ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs ainſi que les légumes participent à cette heureuſe culture; & l'on apperçoit combien

elle eſt précieuſe, quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornemens. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellens, ces arbres fruitiers promettent le charme non interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne préſente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux.

Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit, naturaliſé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantage encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table : mais on a négligé ailleurs cette culture ; elle dépend d'une ſerre chaude, peu coûteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés ſimples & ſavans du jardinier Anglois qui dirige cette bonne & admirable eſpèce, ainſi que pluſieurs autres non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers eſt celui du duc de Penthievre, à Anet : la vue en eſt mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures qui ornent les châteaux, les palais & les maiſons de plaiſance.

Dans Paris, les jardins de M. le duc de Chartres, de M. le duc de Biron, & de M. Boutin, ſont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

CHAPITRE CXCIV.

Bibliotheque du Roi.

CE monument du génie & de la ſottiſe prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſident ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliotheque immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de théologie myſtique ; *cent cinquante* de la plus fine ſcolaſtique ; *quarante toiſes* de droit civil ; une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes ; environ *quatre mille* poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c. ſans compter *ſix mille* ro-

manciers, & preſque autant de voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifians*, qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire, qui ne peut pas venir à bout de les arranger. Auſſi ne les arrange-t-on pas; & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux chaos.

S'il faut paſſer par toutes les ſottiſes imaginables, comme le dit Fontenelle, pour arriver à des choſes raiſonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont aſſurément épuiſé toutes les extravagances poſſibles. Tous ces gros volumes de théologie, de juriſprudence, de médecine, d'hiſtoire, &c. en ſont la preuve. L'eſprit humain paroît bien miſérable dans cette riche collection; & c'eſt là le vrai lieu pour déplorer la foibleſſe de la raiſon de l'homme, & gémir ſur ſes incroyables productions.

La folie & la ſtupidité ont entaſſé ces *in-folio*; & l'huître dans ſa coquille, paiſible ſur ſon rocher, paroît ſupérieure à ce *docteur* qui déraiſonne pendant ſix mille pages, & qui ſe vante encore d'avoir embraſſé *la ſcience univerſelle.* Rien n'attriſte plus que de contempler en ſilence ces épaiſſes archives de la démence la plus orgueilleuſe & la plus profonde : on eſt tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poiſon, & de s'enfuir à toutes jambes.

Cependant la lie des opinions humaines ſe dépoſe inſenſiblement, malgré ceux qui la ſoulevent & ſe plongent dedans; & il eſt à préſumer que la boiſſon dont nous allons jouir ſera pure & ſaine.

Mais qui ſaiſira un flambeau pour anéantir cet abſurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoiſſant ſes propres forces, & ſe confiant en autrui, va conſulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un tems précieux? . . . Que dis-je! réprimons ce pre-

mier mouvement : ne brûlons rien. Ceſſez de frémir, peſans érudits, bizarres bibliomanes, faſtidieux compilateurs de faits inutiles : allez, gorgez-vous d'une ſcience déplorable ; copiez les erreurs anciennes, compoſez-en un nouveau magaſin : oubliez vôtre ſiecle pour celui de Séſoſtris. Votre pédanterie m'amuſe, & le mépris ſuffit... Oh ! diſons-nous quelquefois pour nous inſpirer un ſalutaire retour ſur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il refera la guerre ſur quelques paſſages de ces énormes volumes.

Mais, comme un ſot devient plus ſot avec des livres, parce qu'il y croit ; un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une ſeule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, juſqu'à ce qu'il nous en démontre l'abſolue inutilité. Point de flambeau deſtructeur ; la ſottiſe n'eſt point dans le livre, elle eſt dans le lecteur... M'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.

Ce vaſte dépôt n'eſt ouvert que deux fois la ſemaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y eſt mal ſervi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglemens des ſubalternes, pareſſeux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiſer chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être conſultés plutôt que pour être lus? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaiſe aux *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant.*

CHAPITRE CXCV.

Fuſiliers aux Spectacles.

On ne ſauroit repréſenter une comédie ſans trente fuſiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il eſt bien des ſifflets, mais nous avons la garde. Ce vers eſt devenu proverbe. Cette garde

intérieure tient le parterre dans un état paſſif; & qu'il ſoit ennuyé, ou foulé, ou briſé, il n'a pas le droit de marquer ſa gêne ou ſon mécontentement.

Ce pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il deſire. Les fuſils l'environnent, & il lui eſt tout auſſi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de ſanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre, excepté dans quelques fievres paſſageres, eſt d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifeſter ſon exiſtence, des ſoldats ſont là pour ſaiſir les gens au collet.

On vous mene enſuite chez un commiſſaire; mais *c'eſt l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, ſur le rapport incertain de la ſentinelle. Le commiſſaire n'eſt là que pour ſauver les apparences: vous êtes condamné *militairement*; c'eſt l'officier qui vous envoie en priſon: car le commiſſaire donne aveuglément ſa ſignature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire eſt aſſez connu; mais on ne ſavoit pas ſans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un commiſſaire que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

Nos ſpectacles auroient beſoin d'un écrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient contribuer à ſa perfection? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

Comment la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en détruiſant la beauté de nos chefs-d'œuvres? Tel comédien s'aguerrit aux

ſifflets ; & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille que comme un murmure doux & paſſager. Rentré dans la couliſſe, il s'eſſuie le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

Le critique vigilant, qui au nom du public pourſuivroit ce cruel ennemi de ſes plaiſirs, le chaſſeroit infailliblement de la ſcene, ou l'obligeroit à vaincre par ce travail les défauts qui le rendent inſupportable.

Le même cenſeur intimideroit la pareſſe, rappelleroit au théatre (qui le paie) le comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui oſe enſuite toucher un argent qui ne lui eſt pas dû. Il donneroit en même tems de juſtes louanges à l'acteur zélé & aſſidu, & ſur-tout à celui qui ſe prêteroit le plus aux nouveautés théatrales ; tandis qu'il feroit ſentir que, ſi tel autre s'y refuſe, c'eſt autant par l'incapacité de ſaiſir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour ſon art. Tel

étoit le Kain : uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu ſecret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément ſe dire malade, lorſqu'il avoit joué ſept ou huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théatre de la capitale, montoit en chaiſe de poſte, & alloit eſſayer s'il ſe porteroit mieux en province, en repréſentant deux fois par jour : alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit ſeulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à peu près ſemblables, qu'il promenoit enſuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus. On le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoiſe. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir ſa Melpomene ; il ne lui connoiſſoit qu'un viſage & qu'une attitude : de là ſon jeu circonſcrit ; car il n'appercevoit rien au-delà

des vêtemens que renfermoit ſon coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué paſſablement dans une piece nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit beſoin d'un travail long & opiniâtre pour produire un grand effet : auſſi ſon jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embraſſer que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais oppoſées. O ſublime Garrick, que tes moyens, beaucoup plus étendus, étoient d'une toute autre vérité !

CHAPITRE CXCVI.

Petites Loges.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un uſage indécent, qui ſacrifie le ſpectacle & le public à la délicateſſe impérieuſe de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens qui cherchent un délaſſement utile, & dont la fortune ne

ſauroit atteindre à cette commodité luxueuſe.

Par l'arrangement des *petites loges*, les comédiens enrichis dès le commencement de l'année, ne ſont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur pareſſe eſt dédaigneuſe; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence aviliſſante : & tel comédien qui ſe rend inviſible ſix mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs. Cette ſomme lui eſt payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

On a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque acteur par repréſentations. En payant de ſa perſonne, il déploieroit ſes talens : l'émulation naîtroit de la néceſſité; & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges*; c'eſt que, contre tout droit & raiſon, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils com-

mencé à mettre le parterre en petites loges, ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

Si le public ſe plaint de voir les comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle, une petite-maîtreſſe s'écrie : « Comment ! l'on veut m'aſtreindre » à entendre une comédie toute entiere, » pendant que je ſuis aſſez riche pour n'en » écouter qu'une ſcene ? Oh, c'eſt une ty- » rannie ! Il n'y a plus de police en France : » puiſque je ne peux pas faire venir la comé- » die chez moi, je veux au moins avoir la » liberté d'y arriver à ſept heures, d'y pa- » roître en ſimple déshabillé, comme lorſ- » que je ſors de mon lit. Je veux y appor- » ter mon chien, mon bougeoir, mon vaſe » de nuit : je veux jouir de mon fauteuil, de » ma dormeuſe, recevoir l'hommage de » tous mes courtiſans, & m'en aller avant » que l'ennui me ſaiſiſſe : me priver de tant » d'avantages, c'eſt attenter à la liberté que » donnent le bon goût & la richeſſe. (1) »

(1) Ce morceau avec des guillemets eſt pris

Il faut donc, quand on eſt femme, avoir dans une *petite loge* ſon épagneul, ſon couſſin, ſa chaufferette, mais ſur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inſtruit de tout ce qui entre & de tout ce qui ſort, & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans ſon éventail une petite ouverture, où eſt enchâſſé un verre; de ſorte qu'elle voit ſans être vue.

Le public reſte à la porte du ſpectacle, ſon argent à la main, à cauſe des *petites loges* louées à l'année, & qui demeurent ſouvent vuides, au détriment des amateurs, qui ſe rejettent ſur les boulevards, déſeſpérés qu'ils ſont de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

L'avantage de l'art, du public, des auteurs & même des comédiens, exigeroit une ſeconde troupe. Tout Paris la deſire, la demande, en ſent la néceſſité. Mais que fait la voix

---

d'une brochure intitulée, *les Vues ſimples d'un bon homme.*

du public ? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art, *tu n'avanceras point ;* au public, *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner ;* aux auteurs, *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos.* Et l'art, & le public & les auteurs ſe ſont vus ſous le joug bizarre des gentilshommes de la chambre.

Comment & pourquoi ces ſeigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions ſur les ouvrages du génie ? Comment s'oppoſent-ils aux progrès d'un art qui intéreſſe tout-à-la-fois la dignité & les plaiſirs de la nation ? Quel rapport y-a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théatre ? De quel droit ſoumettroient-ils un auteur à leur tribunal ? C'eſt ce que perſonne ne ſait ; c'eſt ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce ſingulier deſpotiſme, ils l'exercent ſans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit dès que la paſſion s'en mêle, la régence des princes & princeſſes des couliſſes & de tout ce qui a rapport aux planches

eſt pour eux une affaire de parti auſſi chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des auteurs, peres du théatre, nourriciers des comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottans, ſi ſubordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

Ils ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer leurs droits & les faire valoir. L'orateur eſt M. Caron de Beaumarchais qui, dans ſes plaiſans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëſman & ſon parlement : bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs écrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence & à eux-mêmes. (1)

(1) Les gens de lettres n'ont rien fait. On

CHAPITRE CXCVII.

Maîtres en fait d'armes.

L'ART de tuer ſon homme proprement. Eh bien, il eſt érigé en maîtriſe, en communauté, que dis-je ! en *académie.* L'art d'alonger une botte ſe trouve conſacré par un privilege du ſouverain ! Donnadieu eſt académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en ſignant l'arrêt de mort contre les duelliſtes, ſigna la même année des lettres patentes en faveur des maîtres en fait d'armes : tant il étoit profond législateur ! On reconnoît bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

---

les a amuſés, ſachant bien que leur feu s'évaporeroit. Ils ſont tombés dans le piege le plus groſſier, les yeux ouverts ; c'eſt ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit : *le corps dramatique* n'aura pas l'eſprit des ſavetiers aſſemblés.

Enſeigner la *tierce*, la *quarte*, la *botte ſubtile* & *ſecrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne ſoit pas tenté d'appeller ſur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette ſavante eſcrime, c'eſt ne point connoître l'eſprit bretailleur qu'on puiſe dans ces ſalles d'armes.

Il eſt dérivé d'abord de *l'eſprit des tournois*; il agita enſuite notre orgueilleuſe nobleſſe, puis il eſt deſcendu chez les bourgeois; il eſt relégué maintenant parmi les ſoldats aux Gardes. On croit devoir le conſerver encore dans les garniſons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un ſiecle, ſemble s'être concentrée là dans ſon dernier aſyle.

La raiſon regarde ces maîtres en fait d'armes à peu près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie

en ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

On peut refuſer aujourd'hui un duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave*; l'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela*; & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant, c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe, *chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

Cette férocité des ſiecles précédens eſt donc, pour ainſi dire, anéantie; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

On ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche*, qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere; c'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage; ſans parler ici de ce courage

plus noble qui agit pour la cauſe générale; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines & humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

Laiſſons aux abominations de la guerre cette arme violente & perfide ! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en ſervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques !

On dit que des hommes (horreur épouvantable !) ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fuſil qui ſert dans nos forêts à tuer le ſanglier dévaſtateur & le loup carnaſſier. Eh bien, ſous une figure humaine, les hommes, ſi fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort au-deſſous des loups & des ſangliers.

Que ne doit-on pas à la philoſophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout ſon pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raiſonnables !

CHAPITRE CXCVIII.

Jeux de haſard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : je défends les jeux ; ſi quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, eſpérez, mais travaillez ; les plus actifs ſeront les mieux traités.

Ces jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts ; ils proſternent l'homme devant des êtres fantaſtiques, le ſort, le haſard, le deſtin. Au lieu de remédier à l'inégalité des richeſſes, ils donnent l'or à celui qui en a déjà & qui en eſt le plus avide. Ils raviſſent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes ; ils nourriſſent, ils enflamment ſa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au déſeſpoir.

C'eſt dans ces aſſemblées, où des dupes

ſont aux priſes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyſionomies défigurées par toutes les paſſions honteuſes, la rage, le remord, la joie féroce ; on a raiſon d'appeller ces ſalles un *enfer*. Ce vice ſe punit de lui-même ; mais il eſt comme indeſtructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambaſſadeurs, c'étoient des maiſons privilégiées ; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur : mais elle a déjà repris ſon cours d'un autre côté ; c'eſt un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiſſe ſe flatter de l'extirper en laiſſant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre ! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profeſſion, le *tailleur de pharaon* ; & les *ponteurs* iſolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite, il ſeroit toujours condamnable; mais il ceſſeroit d'être un vol public.

Un tripot eſt accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir ſa fortune; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par ſéance, compte avec ſes valets, & partage avec ſes protecteurs; on uſe pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choſes qu'il faut tolérer. Les intéreſſés trouveroient un raiſonnement contraire fort abſurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que l'état s'appauvriroit, ſi les femmes s'aviſoient d'être chaſtes, & les peres de famille économes.*

Les tripots ſont dangereux : mais conſidérons en même tems qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine ſomme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du

choix des maiſons : s'il ſe refuſe à ce ſacrifice, on peut aſſurer qu'il voyagera mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, ſe conduira ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaiſe compagnie, où il fera plus de dépenſes que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels; & pour un homme riche, il eſt tout auſſi triſte de ne pas jouer que de jouer avec paſſion, ou bien avec le premier venu.

Tel eſt le langage uſité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene ſur la terre pour en féconder les préſens utiles, & le rateau que les joueurs promenent ſur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent. La reſſemblance de la dénomination fait naître, malgré ſoi, les idées les plus ſingulieres ſur le travail agreſte de l'un, & l'emploi oiſif & cupide de l'autre.

CHAPITRE CXCIX.

Loix Somptuaires.

On n'en connoît d'aucune ſorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choiſiſſent leurs ajuſtemens comme bon leur ſemble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, ſe mettra comme une ducheſſe : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné ; s'il a payé les impoſitions royales & ſa capitation, permis à lui de ſe ruiner.

Point de Caton à l'humeur ſtoïque, qui harangue avec force pour la conſervation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage, de porter des habits de diverſes couleurs, de ſe faire voiturer à Rome, &c.

Le ſénat de Berne défend auſſi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de

baleines : mais à Paris, tout le monde reſſemble au tribun Valerius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées ; elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehauſſent les hommes ; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui ſatisfont l'orgueil ou récompenſent les ſervices. Que leur reſte-t-il donc ? La parure, les ajuſtemens : voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domeſtique ?

Tout cela eſt, je crois, bien dit ; mais enfin, ces brillantes inutilités ſont priſes ſur la ſubſiſtance des enfans. C'eſt un luxe déplorable que celui qui, pour un ſallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domeſtiques ; & ce luxe puérile eſt devenu celui

des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les diſſipations des femmes vont leur train, les petites fortunes ſe renverſent ; le patrimoine des enfans ſe trouve altéré au jour de leur majorité.

Le grand-duc de Toſcane a voulu proſcrire le luxe exceſſif, en menaçant de ſon ſeul *déplaiſir* les infracteurs de ſes invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les prédicateurs & les économiſtes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commiſſaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornemens de leurs têtes, qui plaiſent tant aux vendeuſes & encore plus aux acheteuſes de modes.

CHAPITRE CC.

Etrangers.

UN étranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons : il s'eſt abuſé ; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute nobleſſe ſont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément : cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui ſous un extérieur impoſant ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'ailleurs, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis ; ce n'eſt pas pour donner ſon tems à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli, mais il n'eſt pas familier.

Les fripons de tout pays ont donc fait beau-

coup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'inſtruire ; il n'y a que les noms célebres qui faſſent tomber toutes les barrieres & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques dîners, on leur rend quelques viſites de cérémonie ; mais ils ne ſont pas admis aux aſſemblées particulieres, où l'eſprit aimable & le caractere original ſe développent en liberté.

L'étranger, qui ſent qu'on le traite cérémonieuſement, éprouve une ſorte de gêne, & ſe jetera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'eſt là qu'il s'amuſera, qu'il jouira ; mais quand il retournera dans ſa patrie, il ne ſera pas au fait du ton qui regne dans les premieres claſſes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton univerſel.

Les amuſemens publics le dédommageront de l'eſpece de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils ſont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'hiſtoire des ſpectacles, les anecdotes des filles de théatre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils ſecrets qui font mouvoir les caracteres, les fortunes,

De miſérables chaumieres en boue & en charpente ſont, à l'extrêmité des fauxbourgs, les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuſe, ou eſt tenté de retourner ſur ſes pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*

CHAPITRE CCI.

Annonces des Spécifiques.

Ce mal contagieux, puiſé au ſein du plaiſir, & qui dégrade l'eſpece humaine par un poiſon ſubtil & caché, eſt tellement répandu qu'on a ceſſé de lui imprimer une certaine honte; & c'étoit bien aſſez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'eſt pas dû à la découverte du Nouveau-Monde; qu'il a préexiſté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'eſt la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à meſure qu'il eſt détaillé, ſi c'eſt *la bourſe de jetons*, comme on dit familiérement; c'eſt à Paris qu'il doit s'an-

huller, par ſa prodigieuſe diſtribution.

Regardez dans les rues combien de viſages pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conſtitutions ruinées & décompoſées !

C'eſt qu'il y a quelque choſe de plus terrible que la maladie ; c'eſt cette foule de prétendus anti-vénériens internés, poiſons deſtructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & ſcellés tous de privileges royaux.

L'empire du charlataniſme a ſur-tout pour baſe la maladie vénérienne. Par-tout des annonces ſéduiſantes rempliſſent nos mains ; on n'entend parler que de ſpécifiques décorés de belles épithetes ; on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler ſous les jolis noms de dragées, ſyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de duppes & de victimes ! Ainſi, malgré l'obſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert

On vous offre publiquement une méthode *douce*, *amiable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale; & l'imprudente jeuneſſe s'accoutume à croire que le danger eſt moins ſûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

Comment connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?

CHAPITRE CCII.

Petits Batelets.

Les petits batelets qui vont à Saint-Cloud ſont mal coupés; les bateliers ſont ignorans pour la plupart; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un pré-

poſé pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jeter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'autres batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer : c'eſt la *barque à Caron*, on y paſſe à toute heure.

Le nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le ſavetier, le financier, le ſoldat & le prêtre ; l'enfance, la jeuneſſe, la vieilleſſe ; tout mortel entre dans la barque, paie le même prix, & aborde ſans diſtinction à la rive oppoſée. Le même voyage ſe fait deux cents fois par jour ; l'un entre, l'autre ſort ; c'eſt, pour qui veut moraliſer en paſſant l'eau, l'image de la ſucceſſion éternelle de la vie & de la mort.

On paie ſix deniers, & ce péage qui eſt affermé, rapporte tous frais faits une aſſez forte ſomme. Jugez de la circulation des individus.

CHAPITRE CCIII.

Poterie.

TOUS nos vaſes de terre qui ſervent à nos cuiſines, ſont enduits d'un vernis qui ſe diſſout, parce qu'il eſt attaquable par le foie de ſoufre. Les uſtenſiles de terre & de métaux peuvent donc receler un poiſon ſecret dans la coction de nos alimens journaliers. M. *Dantic* a compoſé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eſt une découverte intéreſſante, propre à occaſionner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe ? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel; ſon prix modique eſt à la portée de tous les citoyens;

elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CHAPITRE CCIV.

Conſeil de Santé.

Il n'exiſte pas encore ; mais ne devroit-on pas l'établir ? Il devroit être compoſé, non de ces médecins, ſi dangereux avec leur routine, ſi ignorans avec leurs theſes ; mais de ces chymiſtes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai ſecret de la nature.

Ce conſeil examineroit à Paris tout ce qui ſert à la nourriture de l'homme ; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poiſſon, &c. Il reconnoîtroit les perfides mêlanges ; ſouvent la marée eſt corrompue, les huîtres gâtées ; les légumes récelent des charanſons. De là des maladies dont on ignore l'origine.

Des phyſiciens prépoſés pour examinateurs des denrées & des boiſſons, arrêteroient dans leur ſource les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorſque le danger ſe manifeſte : pourquoi ne le préviendroit-on pas ? Mais les médecins ne ſongent pas à conſerver la ſanté de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

Les chartreux, les bénédictins & les carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere ſurveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il ſoupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne ſeroit-il pas ſoumis à une inſpection ſévere, puiſque la faim & la néceſſité le font paſſer ſur la bonté de la marchandiſe ? Du poiſſon pourri ne ſeroit-il pas de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alſace ?

CHAPITRE CCV.

Amélioration.

Je me hâte de le publier, le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel !

Il étoit alors loin de la ville, il se trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitans qui environnent le cimetiere ; il consulta des chymistes & des physiciens. Les connoissances nouvellement acquises sur l'air méphitique, furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocens étoit le plus insalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitisées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit pressant, le cimetiere fut fermé le 1er décembre 1780.

Rendons graces au zele du magistrat qui a poursuivi cette bonne œuvre avec une cha-

leur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans ſon origine une maladie contagieuſe.

C'eſt à la police à interroger ſouvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers peſtilentiels qui tuent la ſanté. Une inſpection active & ſurveillante corrigeroit le défaut qui réſulte d'une vaſte population.

De même le *Quai de Gêvre* eſt porté ſous une vouſſure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette vouſſure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts verſoient la fange, où aboutiſſoit le ſang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pendant huit mois de l'année, n'arroſoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere ; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur inſupportable ſe répandoit ſur les quais *Pelletier* & de la *Mégiſſerie*, & l'on ne pouvoit y

réſiſter. Nous nous en ſommes plaints dans *l'An* 2440. Enfin le mal étant pouſſé au comble, & les chaleurs de la ſaiſon derniere ayant ajouté à l'infection, l'adminiſtration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéreſſent la ſalubrité de l'air & la ſanté des habitans.

Nous ſerons délivrés de ces exhalaiſons perfides, & voilà deux fléaux de moins après pluſieurs réclamations : il eſt donc bon de peſer ſur les abus, de les offrir ſous leur véritable trait ; car à force de clameurs on ſe fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui ſont diſtraits.

Il en reſte bien d'autres à détruire, c'eſt l'ouvrage du tems & de l'éloquence patriotique ; mais pourquoi les abus les plus intolérables ſubſiſtent-ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations univerſelles des bons citoyens ? C'eſt qu'il n'y a pas un ſeul abus dont nombre de perſonnes ne tirent de grands avantages ; c'eſt que certains hommes

ne liſent pas, n'ont pas le tems de lire, & qu'ils ne ſont ſervir leur autorité incertaine & paſſagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'eſt à un certain éloignement, c'eſt chez l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'obſervateur.

Approchez du point de confuſion; mille raiſonnemens inſidieux vous déguiſeront la vérité. L'abolition des corvées a fait pouſſer des cris horribles. En vain la juſtice & la ſaine politique s'uniſſoient-elles contre ce régime dangereux; la voix reconnoiſſante d'un royaume tout-à-coup ſoulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéreſſées.

Ne vous étonnez donc pas que le bien ſe faſſe ſi lentement.

Fin du Tome II.

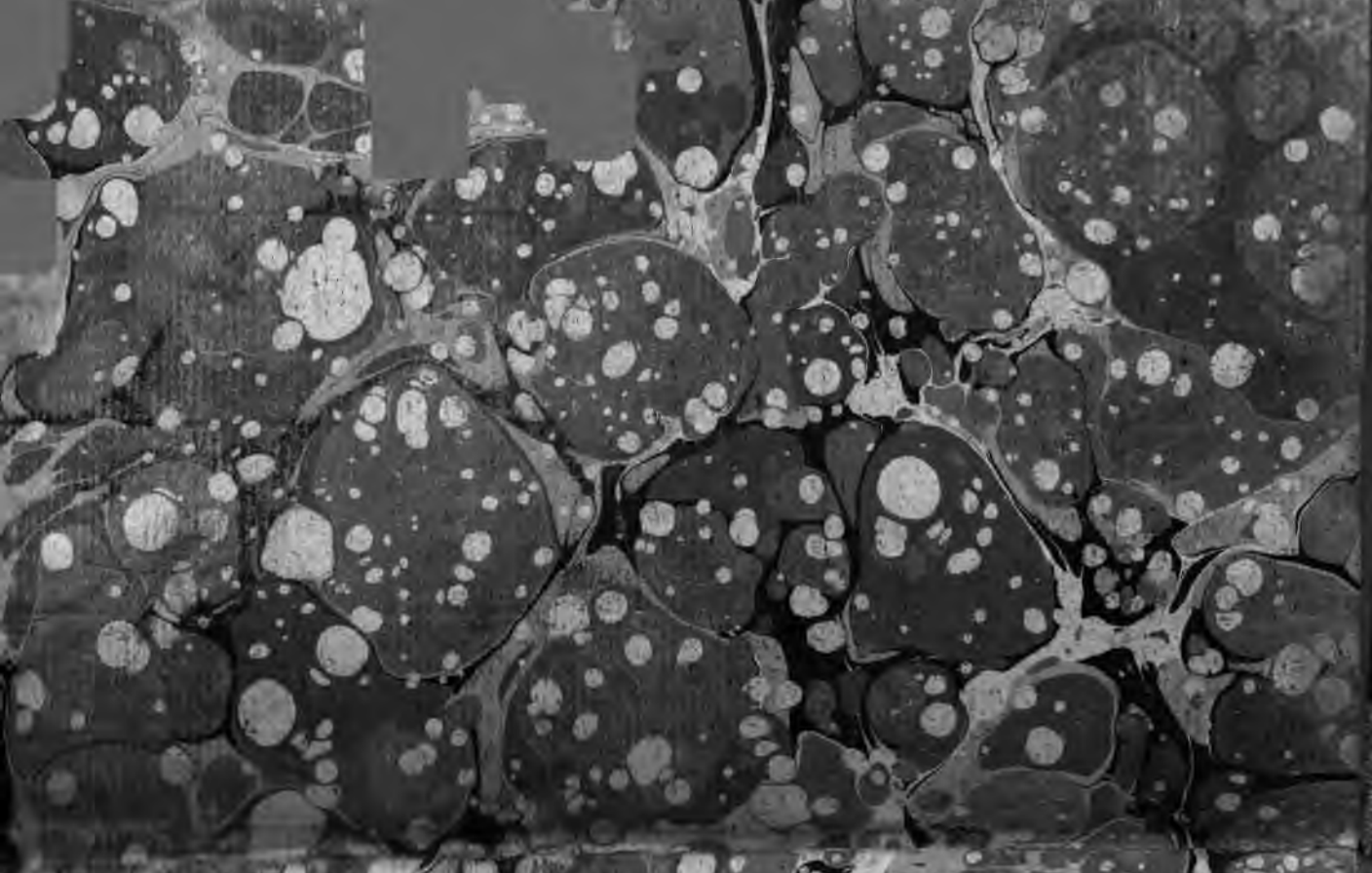
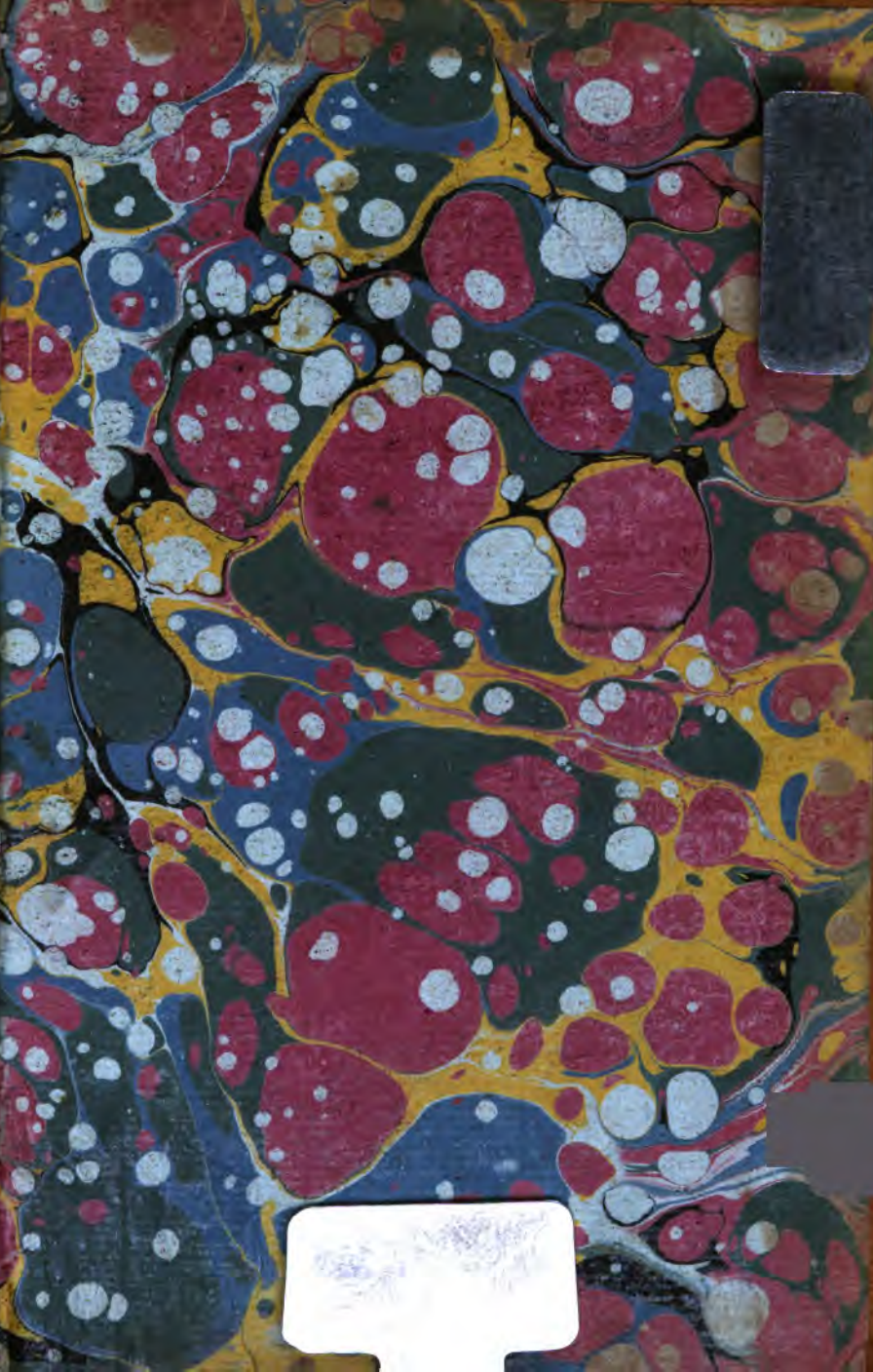
TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE CV. *Aſſertions qui en valent bien d'autres.* page 1
CHAP. CVI. *Officiers.* 9
CHAP. CVII. *Partiſans du Luxe.* 13
CHAP. CVIII. *Milice.* 17
CHAP. CIX. *Jeune Magiſtrat.* 18
CHAP. CX. *Tabagies.* 19
CHAP. CXI. *Palais.* 23
CHAP. CXII. *Juriſdiction conſulaire.* 26
CHAP. CXIII. *Ecole de droit.* 29
CHAP. CXIV. *Tribunal des eaux & forêts.* 31
CHAP. CXV. *Notaires.* 32
CHAP. CXVI. *Echevins.* 37
CHAP. CXVII. *Avocats.* 41
CHAP. CXVIII. *Profeſſeurs de l'Univ.* 46
CHAP. CXIX. *Petites Ecoles.* 48
CHAP. CXX. *Juifs.* 50
CHAP. CXXI. *Cenſeurs Royaux.* 51
CHAP. CXXII. *Long-Champ.* 53
CHAP. CXXIII. *Barrieres.* 55
CHAP. CXXIV. *Nouvel Incendie.* 59
CHAP. CXXV. *Prévoyance.* 63

CHAP. CXXVI. *Entremetteurs d'affaires.* 64
CHAP. CXXVII. *Banquiers.* 68
CHAP. CXXVIII. *Banqueroutes.* 73
CHAP. CXXIX. *Oiſifs.* 76
CHAP. CXXX. *Petite Queſtion.* 78
CHAP. CXXXI. *Orgues.* 81
CHAP. CXXXII. *Quéteuſes.* 87
CHAP. CXXXIII. *Pain béni.* 90
CHAP. CXXXIV. *Catéchiſme.* 92
CHAP. CXXXV. *Médecins.* 95
CHAP. CXXXVI. *Soc. roy. de médecine.* 102
CHAP. CXXXVII. *Auteurs.* 106
CH. CXXXVIII. *Des demi-Auteurs, quarts d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons, &c.* 113
CHAP. CXXXIX. *Secretaires.* 117
CHAP. CXL. *Commis.* 118
CHAP. CXLI. *Maîtres.* 122
CHAP. CXLII. *Libraires.* 125
CHAP. CXLIII. *Livres.* 127
CHAP. CXLIV. *Bouquiniſtes.* 128
CHAP. CXLV. *Brochures.* 132
CHAP. CXLVI. *Equilibre.* 137
CHAP. CXLVII. *La Courtille.* 138
CHAP. CXLVIII. *De différens obſervat.* 142
CHAP. CXLIX. *Différence des Eſprits.* 146
CHAP. CL. *Qui paie-t-on ?* 149
CHAP. CLI. *Affaires.* 152
CHAP. CLII. *Gens d'affaires.* 153
CHAP. CLIII. *Vacations.* 154

CHAP. CLIV. *Etats indéfiniſſables.* 155
CHAP. CLV. *L'Indolent.* 157
CHAP. CLVI. *Les Elégans.* 158
CHAP. CLVII. *L'Homme décidément ſuperficiel.* 161
CH. CLVIII. *Indépendans. Contempteurs.* 163
CHAP. CLIX. *Nouvelliſtes.* 165
CHAP. CLX. *Sort d'un Bourgeois.* 169
CHAP. CLXI. *Les Lorgneurs.* 170
CHAP. CLXII. *Palais Royal.* 173
CHAP. CLXIII. *Perſifflage.* 177
CH. CLXIV. *Myſtifier. Myſtification.* 178
CHAP. CLXV. *Architecture.* 184
CH. CLXVI. *Revendeuſes à la toilette* 188
CHAP. CLXVII. *Coeffeurs.* 189
CHAP. CLXVIII. *Parures.* 193
CHAP. CLXIX. *Economie.* 199
CHAP. CLXX. *Les Ecriteaux des rues.* 202
CHAP. CLXXI. *Penſions.* 205
CHAP. CLXXII. *Domeſtiques. Laquais.* 208
CH. CLXXIII. *Les Marchandes de modes.* 212
CHAP. CLXXIV. *Maîtres d'agrémens.* 216
CHAP. CLXXV. *Les Bijoux.* 220
CHAP. CLXXVI. *De la Mode.* 221
CHAP. CLXXVII. *Remarques.* 225
CHAP. CLXXVIII. *Promenons-nous.* 234
CHAP. CLXXIX. *La Sainte-Chapelle.* 251
CHAP. CLXXX. *L'Egliſe de Sainte-Genevieve.* 257

CHAP. CLXXXI. *Noviciat des Jéſuites.* 262
CHAP. CLXXXII. *Piliers des Halles.* 265
CHAP. CLXXXIII. *Rue Tirechappe.* 269
CHAP. CLXXXIV. *Le Chiffonnier.* 271
CHAP. CLXXXV. *Rue de la Huchette.* 272
CHAP. CLXXXVI. *Le Gros-Caillou.* 273
CHAP. CLXXXVII. *Quartier de la Cité.* 275
CHAP. CLXXXVIII. *L'Isle S. Louis.* 277
CHAP. CLXXXIX. *Plancher d'une partie de la Capitale.* 279
CHAP. CXC. *Les J'ai vu, & les Je n'ai point vu.* 287
CHAP. CXCI. *Amour du Merveilleux.* 297
CHAP. CXCII. *Fumier.* 303
CHAP. CXCIII. *Jardinage.* 305
CHAP. CXCIV. *Bibliotheque du roi.* 308
CHAP. CXCV. *Fuſiliers aux Spectacles* 312
CHAP. CXCVI. *Petites Loges.* 317
CH. CXCVII. *Maîtres en fait-d'armes.* 323
CHAP. CXCVIII. *Jeux de haſard.* 327
CHAP. CXCIX. *Loix ſomptuaires.* 331
CHAP. CC. *Etrangers.* 334
CHAP. CCI. *Annonces des Spécifiques.* 338
CHAP. CCII. *Petits Batelets.* 340
CHAP. CCIII. *Poterie.* 342
CHAP. CCIV. *Conſeil de Santé.* 343
CHAP. CCV. *Amélioration.* 345

FG